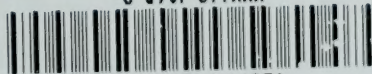


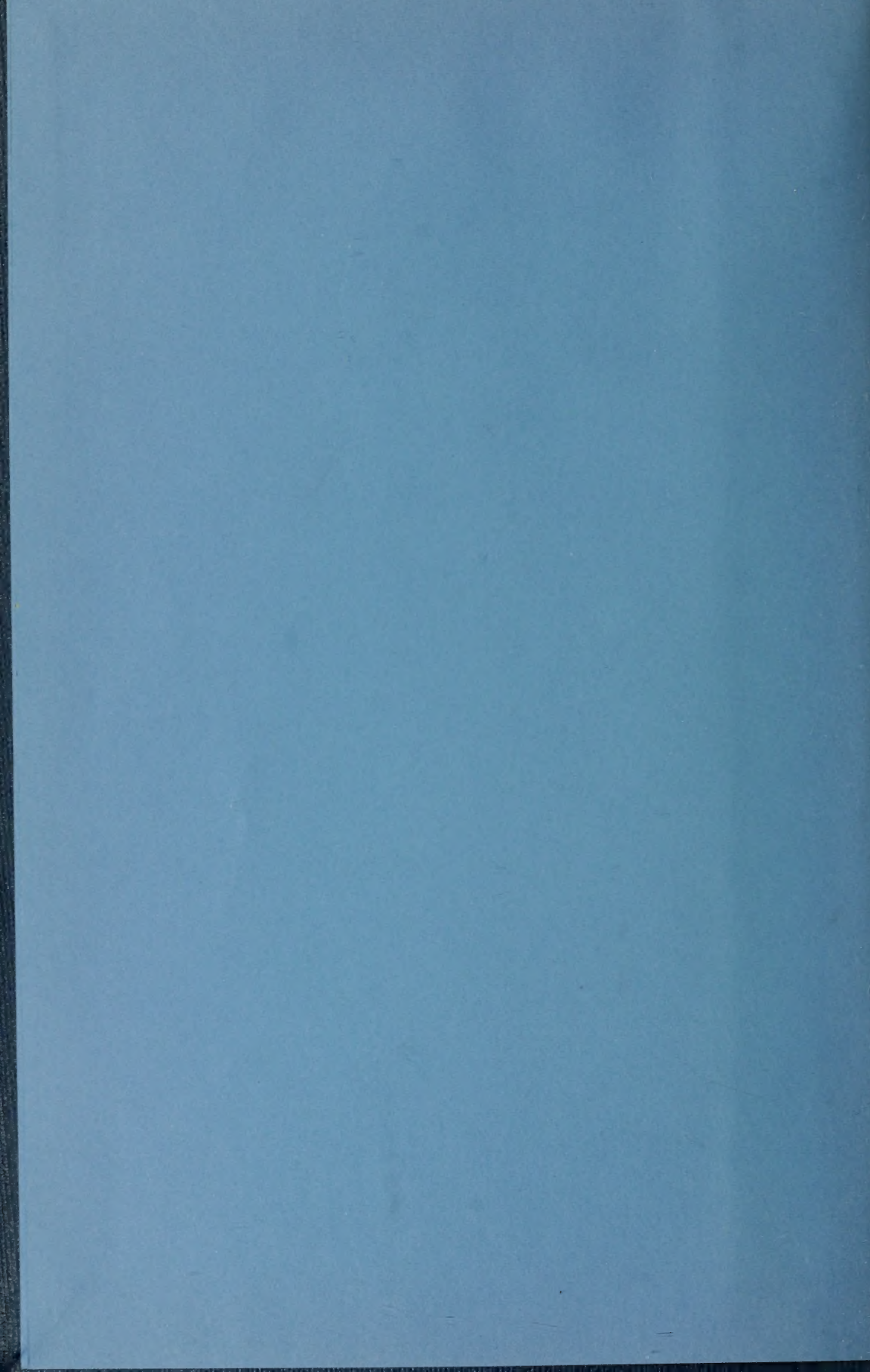
U of OTTAWA



39003004904081







ce

LA VIERGE D'IVOIRE

384-1B-126 (1)

Grand Récit Canadien Inédit

PAR

JEAN FERON

Illustrations de Albert Fournier

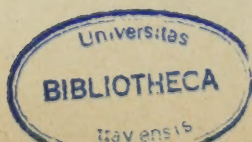


"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423-1425-1427 rue Sainte-Elisabeth

MONTREAL.



LA VIERGE D'IVOIRE

Grand Hôtel Cassegrain, Québec

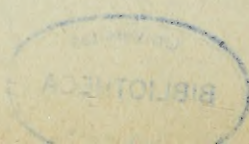
PAR

JEAN FERON

Illustrations de Albert Fourrier

PS
8523
.E245 V5
1900z

LE BUREAU DE LA BIBLIOTHÈQUE
MUNICIPALE DE QUÉBEC
100, RUE D'ARCADE, QUÉBEC

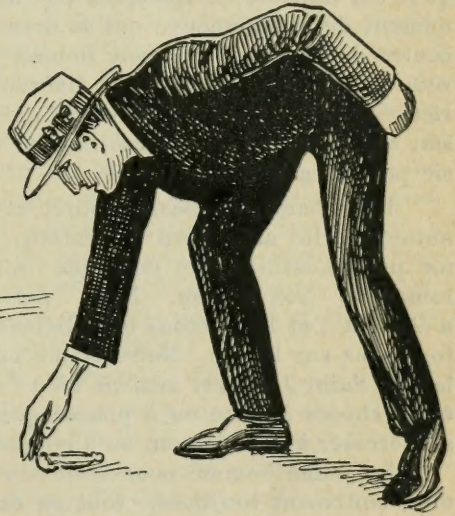
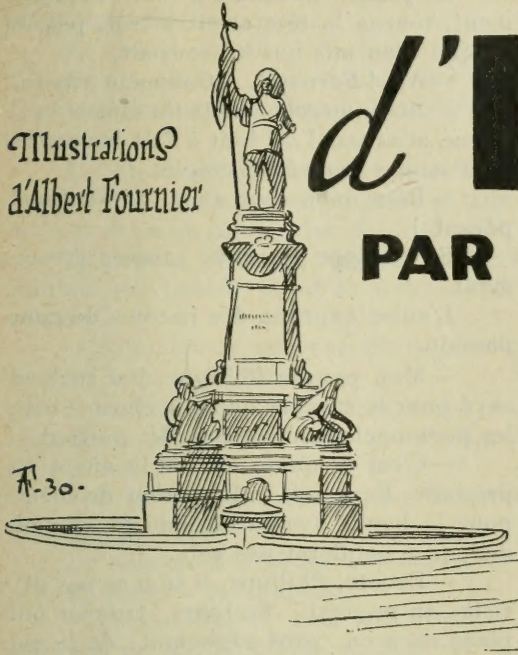


LA VIERGE

d'IVOIRE

PAR JEAN FERON

Illustrations
d'Albert Tournier



LA VIERGE D'IVOIRE

Grand Récit Canadien Inédit

par JEAN FERON

CHAPITRE PREMIER

La trouvaille de Philippe Danjou.

Parmi les nombreux piétons qui, vers les quatre heures, se croisaient en cet après-midi d'octobre sur la rue Notre-Dame, entre la Place Jacques-Cartier et la Place d'Armes, on aurait pu remarquer un jeune homme par son air sombre, désespéré, et par sa mise misérable. Il marchait lentement, tête basse, les deux mains dans les poches de son pantalon, ne regardant personne, les yeux fixés sur le trottoir, ayant l'aspect de ces gueux des grandes villes qui vont par les rues cherchant de l'oeil un portefeuille perdu, ou quelque objet de valeur qu'ils pourront vendre chez quelque regrattier juif.

Ce jeune homme, auquel les passants jetaient un regard de défiance ou de pitié, et dont l'âge ne devait pas dépasser vingt-cinq ou vingt-six ans, était excessivement maigre. La petite moustache noire qui naissait sur sa lèvre supérieure faisait cruellement ressortir la lividité de son visage. Sans le vêtement usé qui l'habillait, un pantalon effrangé, des bottines crevées et le chapeau melon très roussi qui s'enfonçait jusqu'à ses sourcils, ce garçon eût eu assez bon air. En l'observant avec attention on pouvait découvrir une certaine distinction qui perçait sous l'accoutrement misérable. Ses traits étaient réguliers, et ses yeux bruns, quand il osait les lever, étaient beaux ;

ces yeux exprimaient des sentiments de loyauté et de douceur.

Mais ployant sous quelque terrible fardeau de misère, ce jeune homme présentait à ce moment une physionomie bien lamentable.

Il marchait du côté de la Place d'Armes.

Quand il fut arrivé devant l'église Notre-Dame, il s'arrêta et parut très indécis sur la direction à prendre. Il promena autour de lui un regard timide, puis, pour obéir à une idée nouvelle peut-être, il traversa la chaussée et s'engagea dans une allée de la Place d'Armes en allant vers la rue Saint-Jacques. Lorsqu'il eut dépassé de quelques pas le monument de Maisonneuve qui se dresse au centre de la Place, le jeune homme s'arrêta tout à coup, et ses yeux fixèrent curieusement un petit objet blanc qui gisait au bord de l'allée dans l'herbe rouscie par les gelées d'automne.

Il se baissa, ramassa l'objet et jeta autour de lui un regard scrutateur, comme pour s'assurer que personne n'avait remarqué son action. Non, personne n'était là ; et les piétons qui allaient en tous sens sur la rue Notre-Dame ou sur la rue Saint-Jacques, avaient bien d'autres choses à faire ou à penser que de s'intéresser à cet inconnu ou à ce gueux.

Le jeune homme poursuivit son chemin, lentement toujours, tout en examinant avec curiosité l'objet qu'il venait de trouver et qu'il conservait dans le creux de sa main.

C'était un petit bout d'ivoire long de trois pouces environ et ayant à peu près un quart de pouce de diamètre. Ce petit bout d'ivoire était finement ciselé, et la ciselure représentait la Vierge Marie debout sur un globe, ses pieds écrasant un serpent, ses mains croisées sur sa poitrine, les yeux levés au ciel et un sourire d'extase sur ses lèvres. C'était une statuette d'ivoire.

A l'instant où le jeune homme mettait les pieds sur la rue Saint-Jacques, il glissa la statuette dans l'une de ses poches. Puis il traversa la chaussée vis-à-

vis de la Banque de Montréal et prit la direction de l'Ouest.

Comme il passait devant l'Hôtel des Postes, il entendit une voix l'interpeller.

—Hé ! Philippe, où vas-tu ainsi ?

Le jeune homme s'arrêta brusquement, tourna la tête et vit à trois pas un garçon bien mis qui lui souriait.

—Ah ! Fernand... Comment vas-tu ?

—Bien, merci. Mais toi-même ?... Tu ne m'as pas l'air tout à fait heureux ! N'as-tu pas trouvé un emploi ?

—Rien, mon cher ami. C'est désespérant !

Et Philippe Danjou soupira atrocement.

L'autre exprima des paroles de compassion.

—Mon pauvre Philippe, j'ai tout essayé pour te trouver quelque chose ; mais les personnels sont au complet partout.

—C'est ce qu'on me dit là où je me présente, Fernand. Merci tout de même pour la bonne sympathie que tu as pour moi, je n'oublierai pas cela.

—Ecoute, Philippe, si tu n'es pas difficile, tu pourrais toujours trouver une place chez un gros négociant de la rue Saint-Paul qui, hier, demandait un employé pour la livraison.

Philippe Danjou rougit violemment et s'écria avec un air de reproche :

—Comment ! tu sais qu'on a besoin d'un employé chez un négociant, et tu ne me le dis pas !

—Je te pensais difficile.

—Difficile, moi... es-tu fou ? Dans la situation où je me trouve... Non, non !... Et c'est la Providence qui te met sur ma route. Dis-moi le nom du négociant !

—Monsieur Roussel.

—Monsieur Roussel ? J'y cours pour ne pas manquer cette bonne chance. Je te reverrai plus tard, merci !

Philippe Danjou, animé par l'espoir, se dirigea rapidement vers la rue Saint-Paul.

Un quart d'heure après, il était introduit dans le bureau du négociant.

Il dit son nom et s'excusa de sa mise négligée, expliquant qu'il était sans emploi depuis trois longs mois, et mit le

commerçant au courant de sa situation présente et passée.

Le commerçant, qui était un très brave homme, lui dit :

—Mon pauvre garçon, vous arrivez une heure trop tard, nous avons l'employé qui nous manquait.

Le jeune homme chancela comme s'il eut été atteint par un choc terrible. Du coup il retombait dans l'abîme de son désespoir.

Le commerçant devina l'atroce désappointement du jeune homme, et aussitôt il esquissa un sourire de pitié.

Et comme Philippe, abattu et plus sombre que jamais, allait se retirer, il le retint :

—Attendez un moment, dit-il, je vais appeler mon secrétaire.

Il se leva, alla ouvrir une porte et commanda à une personne que Philippe ne put voir :

—Dites à Monsieur Aubert de passer à mon bureau.

Le négociant referma la porte et reprit sa place à son pupitre.

—Essayez-vous, mon ami, dit-il à Philippe en lui indiquant un fauteuil.

Philippe obéit.

L'instant d'après, un jeune homme entra, disant :

—Vous m'avez appelé, Monsieur Roussel ?

Puis son regard curieux se posa sur Philippe qu'il venait d'apercevoir seulement.

—Monsieur Aubert, dit le négociant, ne m'avez-vous pas laissé entendre, il y a quelques jours, que vous alliez avoir besoin bientôt des services d'un employé surnuméraire dans les bureaux de l'administration ?

—Oui, monsieur. Je crois qu'à l'heure présente cet employé ne serait pas de trop, je vous l'assure.

—Ah ! bien. Voici monsieur Philippe Danjou qui cherche un emploi. Je vous prie de l'initier à la besogne qu'il aura à faire, et dès demain matin il pourra entrer en fonctions avec un salaire initial de quinze dollars par semaine.

Philippe se leva, et chancelant de joyeuse émotion, s'écria :

—Ah ! monsieur, je vous remercie de tout mon cœur ! vous pouvez être certain que je ferai tout ce qu'il me sera possible pour vous donner la plus grande satisfaction.

—C'est bien, mon ami, sourit le négociant. Veuillez suivre monsieur Aubert qui vous indiquera le travail que vous aurez à faire chaque jour.

Après avoir renouvelé l'expression de sa gratitude, Philippe sortit sur les pas du secrétaire de M. Roussel.

Il était six heures quand Philippe quitta les magasins de la rue Saint-Paul. Sa physionomie était toute transformée, et avec l'espoir d'un travail assez rémunérateur il envisageait l'avenir avec plus de confiance. Et puis, beaucoup de sympathies parmi le nombreux personnel. Vraiment, c'était un rêve qu'il vivait tout à coup ! Il ne pouvait croire à cette bonne chance qui lui arrivait aussi soudainement, alors qu'il était au bord, tout au bord de ces grands désespoirs qui détruisent les plus fermes courages ! Combien de forts sont tombés aux premiers coups d'un sort mauvais !

Mais Philippe Danjou avait résisté longtemps, parce qu'il avait été habitué à la misère dès le bas âge. La misère !... Mais il n'avait, pour ainsi dire, connu que cela ! Né de père et de mère inconrus, il n'avait jamais su ce que sont les joies de l'enfant aimé et gâté. Il avait été recueilli par des étrangers qui n'avaient eu pour lui qu'un peu de pitié, puis il avait été abandonné comme une chose de rien.

Un jour, un brave journalier avait découvert devant sa porte quelque chose qui ressemblait à un paquet de linge. Il avait soulevé ce paquet et avait entendu le vagissement d'un nouveau né. Un châle de couleur sombre enveloppait le paquet. Le journalier écarta le châle et aperçut un enfant qui venait de naître. Comme il était pauvre et avait une grosse famille, il alla porter sa trouvaille au premier poste de police.

—Il fit sa déclaration et voulut se retirer.

—Quel est votre nom ? demanda l'officier en charge.

—Danjou... Philippe.

—C'est bon, vous pouvez vous retirer.

On fit des recherches pour retracer la mère sans coeur qui avait abandonné son enfant, mais inutilement. L'enfant fut confié aux Soeurs Grises de la rue Guy.

On le baptisa sous le nom de Philippe Danjou.

Cinq ans après il fut adopté par la femme d'un tavernier de Sainte-Cunégonde. Le couple était sans enfant, et la femme pensa que ce petit garçon pourrait retenir le mari qui avait déserté presque son foyer. En effet, le tavernier n'entraît chez lui que pour dormir, et combien de nuits encore passait-il hors de sa maison !

L'enfant, assez joli, très intelligent et d'une nature douce et joyeuse, parut en effet rattacher l'homme à son foyer. Plus tard, quand il fut arrivé à l'âge de dix ans, il fut placé dans un collège. Très studieux, il commença de s'instruire, et durant six ans il fut presque admiré de ses professeurs. Il possédait de grands talents et faisait prévoir qu'il se taillerait une large situation dans le monde. Mais survint la mort de sa mère adoptive, et cet événement fut pour le jeune homme le plus grand malheur.

Car, une fois seul dans la vie, le tavernier se jeta dans la débauche. Il oublia son enfant adoptif, vendit sa maison et ses meubles et se mit en pension. Il buvait énormément et se livrait aux dépenses les plus extravagantes, si bien qu'il alla à la banqueroute.

Un jour, il disparut sans laisser d'adresse.

Philippe Danjou qui atteignait dix-huit ans, se trouva tout à coup seul et sans protecteur. Il fut contraint d'abandonner le collège pour gagner sa vie. Il chercha d'abord une place dans les bureaux d'affaires, et ce fut avec beaucoup de peine qu'il parvint à trouver un em-

ploi auprès de deux avocats associés ; et encore cet emploi n'était-il que temporaire. Les avocats n'avaient besoin de cet employé que pour trois mois environ. N'importe ! Philippe accepta la place en attendant mieux.

Une fois ces trois mois écoulés, Philippe se remit en quête d'une position, mais n'ayant aucune personne influente pour le recommander, il ne réussit pas à se placer. Pour ne pas crever de misère il fit toutes les besognes : il travailla sur le port au déchargement des navires, dans les chantiers de construction, se fit terrassier, remplit les fonctions de garçon d'hôtel. Mais il avait horreur de ces métiers, non pas que le travail par lui-même fût déshonorant, mais parce qu'il coudoyait tous les jours une classe d'hommes avec lesquels il n'était pas fait pour vivre. Il désirait donc ardemment se créer une situation sociale plus élevée. Mais ce n'était pas facile, si peu facile qu'il lui fallut trois années de recherche pour enfin trouver un poste dans l'administration d'une compagnie d'assurance. On le plaça à la correspondance. Il fut actif, docile et ponctuel. Mais un jour il arriva qu'une lettre chargée disparut du courrier qu'on avait apporté. Ce courrier qu'on avait déposé sur un pupitre en attendant que le préposé au dépouillement des correspondances fut arrivé. Le pupitre de cet employé se trouvait voisin de celui de Philippe Danjou. Durant quelques minutes Philippe était demeuré seul dans la pièce affectée aux employés de la correspondance. Aussi lorsqu'on eut découvert que cette lettre chargée manquait, les soupçons tombèrent-ils sur le pauvre garçon.

Il se défendit... Hélas ! telle est notre société aveugle et stupide que plus l'on crie son innocence, plus l'accusation pèse sur l'innocent et plus la culpabilité semble évidente. Philippe eut beau clamer son innocence, plaider non-coupable, les soupçons demeurèrent. On fit plus : le directeur et un officier de police appelé en toute hâte voulurent induire le jeune homme à avouer son crime !

Philippe se révolta. Il ne connaissait pas le coupable, mais il se souvenait que plusieurs employés étaient venus dans le bureau, et il déclara qu'un moment lui, Philippe, s'était absenté. Mais cela ne pouvait rien prouver en faveur de l'accusé, et les soupçons restèrent sur lui. On ne l'arrêta pas, mais on le congédia de l'assurance.

Pour Philippe ce ne fut guère mieux qu'une arrestation et même une condamnation, car de ce jour il lui fut impossible de trouver un autre emploi dans les bureaux. C'est alors que vint la dèche terrible, la misère, la faim, le désespoir !

Chose inouïe, voilà que tout à coup Philippe trouvait un homme qui paraissait avoir confiance en lui, et une joie immense gonflait son cœur. Oui, M. Roussel, le négociant, avait trouvé dans Philippe Danjou un misérable plutôt qu'un coupable.

Philippe marchait donc alertement après avoir quitté les magasins de la rue Saint-Paul.

—Maintenant, pensait-il, il est important que je mange un peu. J'ai faim... Depuis trois jours que mon estomac n'a rien reçu et je sens mes forces s'en aller très vite. Oui, mais avec quoi manger ?... Il faut que je trouve du crédit d'ici demain, car demain, après ma journée faite, je pourrai me faire avancer un dollar ou deux. Cet argent me suffira bien jusqu'à samedi, jour de paye.

Ce jour-là était mardi, et pour un homme qui n'a pas mangé depuis trois jours il doit lui sembler que le samedi, jour de paye, est très éloigné encore !

Philippe se mit à repasser dans sa mémoire tous les restaurants qu'il connaissait, avec l'espoir d'en trouver un où il aurait peut-être chance d'avoir un repas à crédit.

Et au bout d'un moment il murmura :

—Bon, je pense que ce restaurateur ne me refusera pas mon souper !

Philippe revint sur la rue Notre-Dame et se dirigea vers l'Est. Il marchait maintenant la tête haute, il avait

une place, il allait gagner de l'argent et finirait peut-être par se tailler un bel avenir. Il pouvait maintenant regarder le monde sans rougir ; demain il serait sorti de la gueuserie dans laquelle il avait pataugé malgré lui. Demain serait un jour nouveau, le commencement d'une vie nouvelle, et Philippe souriait à l'aube qui naissait.

II

La monnaie de Philippe

Il ne faut ni dire ni penser que tous les bossus sont vicieux et méchants, non ! Il s'en trouve qui, à cause de la déformation de leur être, maudissent la nature qui les a fait mal venir ; leur caractère devient jour après jour plus acariâtre, plus malendurant, et ils finissent par devenir tout à fait insupportables.

Il n'en était pas ainsi du restaurateur chez qui Philippé se rendait, car ce restaurateur était bossu ; mais en dépit de ses manières un peu rudes, c'était, au fond, un très brave homme.

Son nom à ce bossu était Amable Beaudoin. Depuis bien au-delà de vingt ans il tenait restaurant sur la rue Notre-Dame, à droite, après avoir dépassé la vieille construction qu'on a convenu d'appeler "Château Ramsay". Les habitués de ce restaurant appartenaient surtout à la classe des ouvriers du port. Mais aux jours de Marché on y voyait des agriculteurs qui venaient vendre leurs produits sur la place du Marché Bonsecours. De temps à autre on y remarquait encore des employés du commerce et des garçons de bureau. Mais "pour ces messieurs" Amable Beaudoin avait eu la délicatesse de faire aménager une demi-douzaine de petits cabinets que fermaient des rideaux de velours vert.

Le Bossu — comme on l'appelait très souvent — n'était pas riche, mais tout ce qu'il possédait était à lui. L'immeuble dans lequel se trouvait son restaurant était sa propriété. Il lui avait fallu quinze années de dure économie pour devenir le propriétaire de cette

construction en pierres grises, vieille peut-être de soixante-quinze ans, mais solide encore. Par la location d'une boutique de sellicr en bas, tout à côté de son restaurant, et d'un logement en haut, avoisinant le sien, Amable arrivait, avec les bénéfices que donnait le restaurant, à mettre quelques épargnes à la banque.

Il avait une grosse famille : neuf enfants, dont huit filles et un garçon. Ce garçon, âgé de 19 ans, était l'aîné.

Malheureusement, presque tous les enfants du bossu étaient malades, et le pauvre homme ne cessait d'acheter des médicaments, des pillules, des toniques et des ci et des ça, sans compter les consultations et les visites des médecins. Mais passe encore, s'il ne se fût agi que de courir de temps à autre chez le pharmacien. Mais il y avait pire que cela dans la famille du restaurateur : il y avait un malade impotent, et c'était l'unique enfant mâle. A l'âge d'une dizaine d'années le bambin avait failli mourir de la fièvre scarlatine. On l'arracha à la mort, mais la paralysie s'empara de tous les membres de l'enfant, et depuis cette époque il était demeuré nuit et jour étendu sur un grabat, sans force et comme mourant à petit feu.

Sept années, énormément longues, s'étaient ainsi passées. Amable ne voulait pas voir mourir son unique rejeton mâle, et il n'avait pas regardé à la dépense pour essayer de ramener son fils à la santé et à la force. Il avait appelé les meilleurs médecins de Montréal, mais la science médicale était toujours demeurée impuissante à rendre la vigueur aux membres perclus.

C'était décourageant !

La maladie, sous quelque forme qu'elle se présente, est toujours une croix très lourde pour ceux qu'elle affecte et elle jette sur les joies intimes du foyer un voile sombre. Amable souffrait peut-être plus que son fils et il maigrissait excessivement. Naturellement, cette souffrance morale jointe aux travaux de tous genres finissait par aigrir quelque peu le caractère pourtant assez jovial d'Amable Beaudoin.

Quant à sa femme, on pouvait dire que c'était une vraie crème d'épouse. Et bien qu'elle fût maigre et chétive, elle demeurait vigoureuse. C'était une vaillante qui ne ménageait pas ses peines pour ses enfants. Et puis elle était d'un caractère égal, elle souriait toujours, beau temps mauvais temps, ne se plaignait jamais, et elle était l'ange de ce foyer.

C'est donc chez le Bossu Amable Beaudoin que Philippe Danjou alla, ce soir-là demander pitance.

Il était un peu après six heures.

Quand il pénétra dans la salle commune, il vit presque toutes les tables occupées par des personnes qui lui étaient inconnues. Il avait un moment espéré y découvrir une figure amie qui lui serait venue en aide peut-être. Mais non, tout ce monde lui était étranger.

Les tables et les clients étaient servis par deux des filles d'Amable, Eugénie et Clarisse. L'une, Eugénie, était âgée de 18 ans, l'autre avait 16 ans. Quant au propriétaire, il tenait la caisse juste au centre de l'établissement.

Philippe, au temps où il avait travaillé sur le port, avait mangé là quelquefois ; mais il y avait longtemps et il redoutait bien un peu de ne pas être reconnu. Il s'imaginait qu'à un ancien client le bossu ferait plutôt crédit qu'à un étranger. Il avait peut-être raison de penser ainsi.

Il entra dans le restaurant l'esprit inquiet et le coeur battant.

Après avoir passé en revue les mangeurs inconnus, le jeune homme avisa le grillage placé au milieu de la salle derrière lequel se tenait Amable Beaudoin.

Le bossu était généralement courtois, et à tout client ou étranger qui entrait chez lui il souriait et saluait de la tête.

Il sourit donc à Philippe qui, un peu rassuré par ce sourire de bon augure, s'approcha timidement.

— Bonjour, monsieur Beaudoin, prononça le jeune homme avec son plus beau sourire.

Le restaurateur regarda l'inconnu avec surprise et la moitié de son sourire s'effaça.

—Vous ne me reconnaissez pas ? interrogea Philippe avec inquiétude.

Amable branla la tête.

—Dans le temps je venais manger souvent ici, continua Philippe.

—Il y a longtemps ? demanda le propriétaire dont le regard se chargeait de suite de méfiance.

—Deux ou trois ans, je pense.

—Ah ! Votre nom ?... Peut-être que...

—Monsieur Beaudoin, je ne me rappelle pas vous avoir jamais dit mon nom, et je pourrais ajouter...

—N'importe ! interrompit Amable en perdant le reste de son sourire, dites toujours !

—Je m'appelle Philippe Danjou, répondit le jeune homme qui voyait avec épouvante se renfrogner la mine du restaurateur.

Le bossu fit semblant de chercher dans son souvenir. Puis, hochant la tête, dit :

—Non... je ne me rappelle pas votre nom.

—Oh ! je suis pas mal certain que je ne vous l'ai jamais dit.

—Désirez-vous manger, monsieur ? interrogea Amable Beaudoin en retrouvant une partie de son sourire.

—Oui, monsieur Beaudoin. Mais, voyez-vous... je n'ai pas d'argent.

Il en avait coûté bien fort à Philippe pour exprimer sa détresse. et il n'avait pu s'empêcher de rougir sous l'oeil soupçonneux de celui qui, maintenant, le regardait avec des sourcils touffus et très foncés.

—Vous n'avez pas d'argent ?

—Non.

—Pas même vingt-cinq sous ?

—Pas même, monsieur Beaudoin.

—Et vous pensez que je nourris les passants pour des prunes ? La voix du bossu était, cette fois, dure et ironique.

—Non, non, monsieur Beaudoin, voulut expliquer Philippe, je sais bien...

Amable interrompit le jeune homme :

—Attendez un moment, dit-il, en désignant au jeune homme des personnes qui s'approchaient du grillage.

Selon toutes apparences, ces personnes étaient des ouvriers. Ils s'approchèrent pour régler la dépense.

L'un d'eux avait exhibé une jolie liasse de billets de banque. Philippe jeta à l'homme un regard d'envie. Le bossu, à présent, souriait largement tout en rendant la monnaie ou en s'informant de la santé de ses clients.

Puis ceux-ci s'en allèrent.

Alors, son Amable Beaudoin laissa retomber son regard froid sur la figure livide de Philippe, et dit d'une voix rude :

—Mon ami, je vous conseille d'aller frapper à d'autres portes ; moi, je n'ai pas les moyens de nourrir les passants pour rien.

—Monsieur Beaudoin, supplia Philippe, je vous paierai demain. J'ai trouvé une place chez Monsieur Roussel... Vous connaissez Monsieur Roussel ?... le négociant de la rue Saint-Paul ?

—Oui... mais...

—Eh bien ! je commence mes fonctions demain matin, et demain soir j'aurai assez d'argent pour vous payer.

—Je veux bien vous croire. Mais je vous assure, mon ami, que le truc est vieux et usé. Mille fois des gens inconnus sont venus me conter la même fable, et j'y ai perdu des tas de piastres. Non... je ne veux plus recommencer ; je me suis promis qu'on ne m'y reprendra pas !

—Mais si je vous jure, monsieur Beaudoin...

—Non, non... ne jurez pas inutilement. Demain, si vous avez de l'argent, je vous ferai servir à manger.

Ceci fut dit d'une manière définitive et Philippe comprit qu'il était inutile d'insister.

—Demain soir ! pensa-t-il avec effroi... demain soir, je ne serai peut-être plus vivant ! Il me semble que je n'aurai pas la force de faire cent pas de plus !

—Demain soir !...

Il ébaucha un sourire d'amère ironie et de désespoir et tourna sur ses talons, mortifié et indigné.

Il marcha vers la porte de sortie en chancelant. Au moment où il allait sortir, le restaurateur le rappela.

—Venez ici un moment !

Une lueur d'espoir traversa l'âme sombre et désespérée du jeune homme. Il revint à la caisse, ne pouvant s'empêcher de rougir sous les regards curieux des étrangers qui mangeaient là.

—Mon ami, dit Amable Beaudoin, n'allez pas penser que je suis un méchant homme, et si vous étiez à ma place vous comprendriez mieux l'état d'esprit d'un restaurateur. Il ne se passe pas une journée sans qu'un individu arrête et me raconte une histoire comme ça et comme ça pour m'escroquer un repas. Je ne vous mets pas au rang de ces individus qui mangent à l'oeil, parce que, au fait, votre figure me revient un peu. Mais je suis défiant et j'ai raison de l'être. Seulement, on pourrait s'arranger. Si vous aviez, par exemple, une petite garantie à m'offrir, quelque chose à quoi vous tenez et que vous reviendrez chercher ?...Vous me comprenez ?

—Oui, oui, je vous comprends, monsieur Beaudoin, répliqua Philippe en retombant dans son désespoir ; mais je n'ai rien à vous offrir, rien, rien...

—Vous n'avez pas une montre... une chaîne de montre simplement ?

—Rien, je vous dis !

—C'est malheureux !

—Oui, c'est décourageant !

Mais tout à coup Philippe se mit à sourire et dit :

—J'ai bien quelque chose, mais...

Amable le considéra curieusement.

Philippe venait de songer à la statuette d'ivoire qu'il avait trouvée avant de se rendre sur la rue Saint-Paul. Mais vite son sourire s'en alla, car cette statuette ne pouvait avoir aucune valeur.

—A quoi bon ? pensa-t-il. Cet objet ne vaut rien, et je m'expose encore à une mortification. Non, cette statuette ne vaut pas cinq sous !

Oui, ainsi pensait Philippe, et il pensait encore que le restaurateur se moquerait bien de cette petite statue

comme gage d'un repas à vingt-cinq sous.

Amable Beaudoin, qui voyait l'indécision du jeune homme, demanda :

—Voulez-vous me montrer ce quelque chose ?

—Je veux bien, répondit Philippe ; mais je me demande si vous l'accepterez.

—N'importe ! montrez toujours !

Philippe tira de sa poche la statuette.

—Voici, dit-il, c'est tout ce que j'ai.

Le propriétaire du restaurant prit l'objet dans ses mains et se mit à l'examiner avec attention.

—C'est une Sainte Vierge en ivoire ça, dit-il au bout d'un moment. Je n'en ai jamais vue comme ça.

—C'est une chose rare en effet ! émit Philippe à tout hasard et très anxieux de savoir si ce gage serait accepté par le propriétaire.

—Oui, très rare, reprit Amable. Eh bien ! ajouta-t-il, si vous voulez me laisser cela en garantie, je vais vous faire servir à souper.

—O mon Dieu ! sourit d'aise Philippe, je fais mieux que vous laisser cette statuette en garantie, je vous la donne.

—Oui ? Vous me la donnez ?... C'est bon. Tenez, allez à cette table, Eugénie viendra vous servir dans un instant.

Et Philippe Danjou, dont les narines depuis un quart d'heure respiraient à pleine capacité l'arôme des mets fumants qu'il voyait sur les tables, faillit s'évanouir de joie. Enfin ! il allait manger !

Il alla s'asseoir à la table indiquée par le bossu.

Sans être belle, Eugénie Beaudoin possédait une physionomie agréable. Très brune, avec des yeux très noirs et brillants, elle eut été jolie sans la pâleur trop prononcée de son teint et la maigreur de ses joues et de ses épaules. Elle était de petite taille, un peu trop petite pour être élégante. Mais l'autre, Clarisse, était plus grande. Brune aussi, elle était plus grasse, et son teint mat se colorait légèrement. De physique

Clarisse, au premier abord, était plus attrayante que sa soeur aînée Eugénie. Cependant parmi la clientèle du restaurant d'Amable Beaudoin c'était surtout Eugénie qui plaisait le mieux, parce qu'elle était toujours souriante, oui, souriante comme sa mère, dont elle était l'image vivante. Quant à Clarisse, elle avait un air trop sérieux et un peu hautain, et elle n'entendait pas à rire comme Eugénie.

Comme l'avait dit Amable, ce fut Eugénie qui vint servir Philippe.

—Avez-vous bien faim, monsieur ? demanda-t-elle avec son bon sourire.

—Ah ! mademoiselle, une faim d'ogre ! Ne ménagez pas la ration... je suis disposé à payer double !

Eugénie rapporta de la cuisine quelque chose qui aurait suffi au repas de trois hommes.

Philippe dévora...oui il mangea à se défoncer, comme on dit.

Mais il retrouva des forces. Son teint se colora, sa tête reprit son aplomb sur ses épaules, son corps se raidit, et quand une demi-heure après il quitta le restaurant, après avoir remercié le restaurateur et souhaité bonne nuit à Eugénie, il se croyait fort comme Samson.

—Allons ! se disait-il, chemin faisant, je commence à croire que j'ai l'avenir tout à moi encore. Demain, je travaillerai et je gagnerai de l'argent !...

III

La Vierge d'ivoire

Amable Beaudoin fermait son restaurant entre onze heures et minuit tous les soirs, sauf les samedis, parce que ces jours-là on donnait à manger bien avant dans la nuit et souvent jusqu'aux petites heures du jour suivant, le dimanche. Car à cette époque, où les règlements n'avaient pas encore établi la fermeture de bonne heure, il se rencontrait toujours des pochards et des noctambules circulant sur la rue Notre-Dame et qui demandaient souvent à raffermir leur estomac.

Mais ce jour-là, qui se trouvait le mardi comme nous l'avons dit déjà, les affaires n'avaient pas été éblouissantes au restaurant d'Amable Beaudoin, et dès les neuf heures du soir pas une âme humaine ne franchit la porte de l'établissement. A dix heures le restaurateur congédia sa cuisinière, verrouilla, fit sa caisse et monta à son logement où, chaque soir, la famille se trouvait réunie.

Dans une grande salle, dont les fenêtres donnaient sur la rue Notre-Dame, la mère Beaudoin, ce soir-là, rapiécrait quelques lingeries, tandis qu'Eugénie, Clarisse et une troisième des filles d'Amable s'entretenaient à voix basse. Les autres fillettes étaient couchées. Mais dans un coin de la pièce, à demi assis sur un grabat et le dos appuyé contre une pile d'oreillers, on apercevait un adolescent au visage émacié et livide dans lequel brillaient deux grands yeux désorbités, immobiles et sans expression. Sans expression ? C'est peut-être trop dire : ces yeux-là semblaient garder sans cesse une expression d'étonnement. Il ne bougeait pas et ses mains longues et très maigres demeuraient inertes sur les couvertures qui le couvraient à demi.

C'était le malade, c'était le paralytique. On l'appelait Adolphe.

Quand le restaurateur parut, sa femme toujours souriante demanda avec empressement :

—La journée a-t-elle été bonne, Amable ?

—Oh ! comme ça. J'en ai connu de meilleures déjà.

Il s'approcha du grabat, et, souriant avec une bonne tendresse paternelle, il demanda au malade :

—Et toi, Adolphe, comment vas-tu ?

D'une voix à peine distincte et avec un air indifférent, le paralytique répondit :

—Comme coutume...pas mieux...pas mieux !

—Ça va revenir, mon garçon, faut pas se décourager.

—Il a beaucoup mieux mangé aujourd'hui, dit la mère en regardant son fils aîné avec une profonde tristesse

dans son sourire et dans l'expression de ses regards fatigués.

—Oui ? répliqua Amable. Eh bien ! c'est bon signe.

—As-tu pris tes remèdes ? demanda Eugénie au malade.

—Oui, Enie...mais pas bons à prendre !

—Pourquoi ?

—Trop amers !

—C'est ce qu'il faut répliqua le père. Ces amers vont te donner l'appétit et tu redeviendras fort comme un homme.

Le malade hochait faiblement la tête et continua de laisser ses regards flotter dans le vague.

Amable Beaudoin alla s'asseoir près de sa femme et dit :

—Lénore, devine ce que j'ai reçu ce soir en payement d'un souper.

Lénore était le diminutif de Eléonore.

—Pas une fortune, certain, hein ! Amable.

—Tu ne peux pas...non, vous ne pouvez pas vous imaginer vous autres non plus. Toi, Eugénie, peux-tu deviner, et toi, Clarisse ?

Qu'est-ce que c'est qu'on vous a donné ? interrogea Clarisse qui avait remarqué Philippe Danjou pendant qu'il parlait avec son père à la caisse du restaurant.

—Tenez, regardez !

Et Amable, en exhibant la statuette, souriait.

—C'est une petite statue ! proféra la mère avec surprise.

—C'est vrai !

—Montrez donc, papa, fit Eugénie en se levant et s'approchant de son père.

Elle prit la petite statue et l'examina curieusement.

—On dirait que c'est une vierge en ivoire ! murmura-t-elle, pensive, et en retournant la statuette de tous côtés.

Clarisse et l'autre fille s'étaient réunies autour de leur soeur aînée et regardaient l'objet rare.

—Oui, déclara Clarisse, c'est une petite madone.

—Clarisse, c'est la Ste Vierge ! corrigea la mère que l'appellation "madone" ne satisfaisait pas.

—Dans tous les cas, reprit Clarisse, ça ne vaut pas grand'chose.

—Oh ! je sais bien, dit Amable, que ce n'est pas une fortune.

—Mais si c'était un talisman ! émit Eugénie.

—Ça se pourrait bien, car on ne sait jamais, répondit Amable.

—Qui t'a donné cela ? demanda la mère.

—C'est un jeune homme qui avait l'air bien misérable. Comme il n'avait pas d'argent et qu'il voulait manger et me promettait de me payer demain soir, en expliquant qu'il allait travailler demain chez M. Roussel de la rue Saint-Paul, je lui ai demandé de me donner quelque chose en garantie. Il m'a alors donné cette statuette.

—En attendant qu'il vous paye ? demanda Eugénie.

—Non, non...il me l'a donnée pour toujours.

—Pauvre garçon ! murmura Eugénie, je vous assure qu'il a mangé pour son argent !

—Pour sa statuette ? veux-tu dire, fit Amable en riant.

—N'importe ! intervint la mère. sérieuse ; les objets de piété ne portent jamais malchance !

—Eh bien ! je te la donne, Lénore.

—Et moi, je vais la donner à Adolphe.

Et comme, à ce moment, le malade, venait de poser ses regards fixes sur le groupe qui parlait de choses qu'il ne semblait pas comprendre, la mère Beaudoin ajouta :

—Hein ! veux-tu ça, Adolphe ?

Elle lui montrait la statuette.

—Que c'est ça ? demanda-t-il.

—Une petite Vierge d'Ivoire, répondit Eugénie. Veux-tu la porter sur toi, Adolphe ?

—Qu'il la conserve plutôt sous ses oreillers ! conseilla Clarisse.

—C'est juste, approuva la mère. Là il ne pourra pas la perdre.

Eugénie prit la statuette et l'apporta au malade qui, à son tour, l'examina curieusement. Puis il ébaucha un sourire vague et laissa tomber la statuette dans la main d'Eugénie.

—Veux-tu que je la mette sous tes oreillers, Adolphe ? demanda la jeune fille en souriant.

Le malade hocha la tête avec indifférence.

N'importe ! Eugénie glissa la statuette sous la pile d'oreillers et retourna se mêler à la conversation.

On parlait de Philippe Danjou.

—Le connaissais-tu ? demandait la femme du restaurateur.

—Non. Mais lui me connaissait. Il m'a dit que, deux ou trois ans passés, il est venu manger quelquefois ici. Cela se peut bien. Et quant à reconnaître celui-ci ou celui-là qui s'arrête une ou deux fois l'an, j'y renonce de suite. Ensuite, s'il fallait se souvenir de toutes les têtes qu'on voit chaque jour... non, c'est pas possible.

—Comment était-il ce jeune homme ?

—Il n'avait pas l'air d'un millionnaire d'abord ; et puis il m'avait l'air joyeux à la veille de crever de faim. D'une façon j'ai eu pitié de lui ; et même s'il ne m'avait rien donné, je lui aurais fait servir à souper.

—Il y a tant de fainéants qui cherchent à se faire nourrir pour rien ! dit la mère Beaudoin.

—Oh ! ce jeune homme, maman, intervint Eugénie, n'avait pas l'air d'un fainéant. Et puis il a une bonne figure, n'est-ce pas, papa ?

—Je ne peux pas dire non, répondit Amable. Mais on peut bien dire que les coquins qui mangent à l'oeil trouvent toujours le moyen de se donner un air d'honnêteté.

—Ce garçon ne t'a-t-il pas dit qu'il allait travailler chez M. Roussel ? interrogea la femme du restaurateur.

—Ça pourrait bien être une histoire ! répondit Amable en secouant la tête.

—Il serait facile de t'en assurer.

—Ah ! bien, par exemple, je ne suis pas pour troubler M. Roussel pour vingt-cinq sous, ah ! non.

—Avait-il l'air instruit ? demanda encore la mère Beaudoin qui, naturellement, avait la curiosité de son sexe.

—Je pense bien que oui.

—Il parle comme un homme instruit, déclara Eugénie.

—Tu lui as donc parlé ? interrogea Clarisse.

—C'est lui qui m'a parlé le premier. Il m'a demandé qui j'étais. Il a dit des paroles aimables. J'ai trouvé qu'il était bien poli.

—Enfin, dit la mère, il reviendra peut-être et nous saurons qui est ce jeune homme.

Oui, oui, Amable.

A cet instant le malade prononça d'une voix très distincte ces paroles :

—Eugénie, veux-tu venir arranger mes oreillers ? Je voudrais dormir.

Tout le monde regarda Adolphe avec étonnement. Jamais il n'avait parlé aussi fort et avec tant de facilité. D'habitude il ne faisait que balbutier ou parler par monosyllabes.

Et ce qui parut surprendre davantage, ce fut le large sourire qui courait sur ses lèvres. Sourire, lui ? . . . Mais il n'avait durant sept ans souri que de misère et de souffrance . . . jamais un sourire content ou un sourire heureux n'avait franchi ses lèvres fiévreuses. Mais, là, c'était inouï, un sourire joyeux s'épanouissait fièrement, triomphalement ! On ne pouvait le croire !

Amable se leva vivement, courut au paralytique et demanda d'une voix tremblante de joyeux espoir :

—Quoi ! tu es donc mieux... bien mieux, Adolphe ?

—Oui, bien mieux... mais je m'endors beaucoup !

Les autres s'étaient approchés également et se penchaient avidement.

—Attends ! dit Eugénie, que l'émotion faisait trembler, je vais disposer tes oreillers pour que tu reposes comme il faut !

Et tendrement, bien doucement, elle aida le malade à prendre une position confortable pour le reste de la nuit.

Et là, sous les regards de tous, sous des regards extasiés, celui qui avait souffert sept années, celui qui n'avait passé un quart d'heure sans murmurer ou gémir une plainte, celui qui n'avait fermé l'oeil que pour quelques minutes par ci par là, oui, Adolphe, le fils d'Amable Beaudoin, dormait tout à coup d'un sommeil profond, d'un sommeil heureux !

Sur les lèvres le sourire continuait de se jouer comme on voit un rayon de soleil remuer gaiement dans un coin d'ombre. Ce visage cadavérique s'éclairait, se colorait, il devenait de minute en minute un visage d'enfant heureux.

—Regardez... regardez donc ! clamait Eugénie à mi-voix !

—Et sa respiration... dit le restaurateur de plus en plus stupéfait. Ecoutez, il ne râle plus comme avant !

—Mais oui... mais oui !

Cela tenait du prodige !

Oh ! si c'était la Vierge d'Ivoire ! murmura la mère en élevant son âme vers la Mère de Dieu !

Sur tous ces visages la stupéfaction se changeait en une joie inénarrable.

Ils demeuraient là, penchés, émus, silencieux, regardant dormir le pauvre enfant !

Et dans l'âme de chacun de ces personnages unis par le même lien du sang et par la même foi grandiose, cette pensée jaillissait :

—Oui... si c'était la Vierge d'Ivoire !

IV

Résurrection

Les mercredis et les samedis, le docteur Rouleau, de la rue Saint-Denis, un des meilleurs médecins du temps, venait faire sa visite au malade de la rue Notre-Dame

Le lendemain de ce jour, dans la matinée, avant de se rendre à ses fonctions quotidiennes de l'Hôpital Notre-

Dame, dont il était l'un des médecins les plus réputés, le docteur monta chez le paralytique.

Ce matin-là, le jeune homme s'était réveillé très reposé. C'était l'unique nuit qu'il avait passée depuis très longtemps. Il sentait dans tous ses membres une vigueur inconnue. Son teint n'avait plus sa couleur de cendre, ses yeux avaient perdu leur fixité d'agonisant, et le jeune homme, très souriant, parlait à qui voulait l'écouter avec une facilité et une volubilité inconcevables.

Le médecin n'en put croire ni ses yeux ni ses oreilles.

—Ah diable ! s'était-il écrié en entrant. Est-ce que mes derniers médicaments auraient accompli un tel miracle ?

Bien qu'il eût confiance aux remèdes qu'il avait prescrits, il ne pouvait en attendre de si rapides résultats. Il n'y avait que deux jours encore que le malade avait commencé de prendre les nouveaux médicaments.

Il examina le jeune homme et constata qu'il avait pris un mieux qui ressemblait à une guérison à brève échéance.

Il s'en étonna encore.

—Madame Beaudoin, s'écria-t-il, à moins de me tromper énormément, ce gaillard, du train qu'il va, sera debout avant dix jours !

—Oh ! monsieur le docteur, on ne peut pas croire ça ! dit la brave femme avec ravissement.

—J'ose à peine y croire moi-même, madame. Mais je suis bien forcé de m'avouer et d'avouer à qui que ce soit que ce garçon-là a gagné au moins vingt points sur cent depuis ma première visite.

—C'est depuis hier soir seulement qu'il a pris du mieux, monsieur le docteur ; ça s'est fait tout d'un coup... comme un vrai miracle !

—Oui, oui, murmura le docteur, c'est un miracle ! Eh bien ! ne désespérez plus, nous pourrions en faire un homme de ce garçon.

Et le docteur Rouleau s'en alla.

Et le docteur Rouleau s'en alla.

Naturellement la joie éclatait dans toute la famille du restaurateur.

En bas, le bossu redressait sa petite taille, se haussait sur ses courtes jambes, le bonheur le grandissait.

Eugénie était plus souriante que jamais. Quant à Clarisse, elle devenait plus vive. Quoi ! si la prédiction du docteur allait se réaliser !... Ah ! ce qu'il en avait causé du trouble et de l'anxiété ce pauvre Adolphe ! Ce qu'il en avait coûté de sous et de piastres... et des veillées donc ! Non... on n'en revenait pas !

A tous les clients de sa connaissance Amable ne manquait pas d'apprendre la bonne nouvelle ! Aux passants de la rue qu'il ne connaissait pas, il avait envie de crier :

— Mon fils est guéri !... Il est resuscité !

Oui, c'était une résurrection !

Et dans la joie commune on avait oublié Philippe Danjou... on l'avait oublié, parce que la joie grandissait... parce que Adolphe, au midi de ce jour, avait gagné encore vingt autres points, comme aurait dit le docteur Rouleau. Et au soir, entre les cinq heures et six heures—ah ! décidément, c'était un vrai miracle !—Adolphe avait demandé qu'on l'assît dans une grande chaise placée tout près de la fenêtre qui regardait la rue Notre-Dame et les immeubles qui se dressaient, grisâtres, tout en face. De cette fenêtre Adolphe pouvait se divertir à regarder passer les gens de la rue, les voitures, les tramways. C'était pour le revenant un vrai plaisir... il y avait si longtemps qu'il n'avait vu ce mouvement de monde et de choses, il n'en avait entendu que le bruit agaçant et monotone. Aujourd'hui, il ne les reconnaissait pas et il trouvait tout cela très beau, cela lui semblait un rêve extravagant, c'était presque une vision de ciel. Oui, depuis sept longues années qu'il gisait sur cette couche de souffrances ! Tout, à cette heure, lui paraissait si nouveau, tout était si gai... et il faisait si beau, avec un soleil couchant, tout rouge, tout jau-

ne, tout doré, qui riait par-dessus les hauts toits qui bordaient la rue Notre-Dame.

C'était une de ces belles fins de jour d'octobre, où l'on aime tant à vivre après les chaleurs étouffantes des mois d'été, et où la brise a un parfum de printemps. Adolphe avait fait ouvrir la fenêtre, et il avait assez de force pour se soulever des mains et pencher sa tête ravie dehors, au-dessus de la rue. Il aspirait, avec la poussière que soulevait le passage d'un tramway, le grand air qui lui semblait un nectar. Ses poumons affaiblis se dilataient d'aise, se gonflaient, ses narines frémissaient, ses grands yeux, tout papillotants, se réjouissaient.

En bas, le bossu, trottinait de temps à autre jusqu'au seuil de sa porte, levait sa face réjouie vers la fenêtre d'en haut, voyait le visage heureux d'Adolphe et criait :

— Hein ! mon Adolphe, c'est beau ! C'est bon, la vie, la santé, la force !

— Oui, oui, papa... Mais je voudrais descendre en bas !

— En bas ! Ici !... es-tu fou ? Attends, que diable ! Demain, mon garçon, demain ! Vrai, je te mettrai à la caisse !

Il riait, le brave homme, puis vivement courait à son grillage pour recevoir la monnaie d'un client qui venait de terminer son souper.

C'est à l'un de ces moments que parut Philippe Danjou. Il revenait de sa première journée de travail, et, ce soir-là le caissier de M. Roussel lui avait avancé deux dollars.

Deux dollars !...

Mais cela valait quasi une fortune pour Philippe !

Deux dollars !... oui, mais avec ça il attendrait plus patiemment la paye du samedi !

— Bonsoir, monsieur Beaudoin ! cria joyeusement Philippe.

Quelle différence, ce soir-là, avec son entrée de la veille.

Amable vit le jeune homme rayonnant, et sa figure à lui se rembrunit.

Allons ! est-ce que celui-là venait lui quémander un autre souper ?

—Bonsoir, bonsoir, mon ami ! répliqua-t-il en essayant de sourire.

—Je suis venu souper, monsieur. Beaudoin, et en même temps vous payer pour mon repas d'hier.

—Hein ! me payer ?...

Et alors, tout à coup, les traits d'Amable se crispèrent. Il venait de penser à la petite statue... la statuette miraculeuse ! Car, le matin, quand le docteur lui avait appris la résurrection d'Adolphe, le bossu avait de suite pensé ceci :

—Je ne serais pas étonné que c'est la bonne Sainte Vierge qui a fait ça... car c'est un miracle ! Oui, je crois que c'est la petite Vierge d'Ivoire !

Disons de suite qu'Amable, tout bossu qu'il fut, était un bon chrétien, un vrai chrétien ! Il y a des gens qui se plaisent à dire que les gens du commerce ou des affaires n'ont ni dieu ni patrie. C'est peut-être vrai : ils ont un Dieu, l'argent ; une patrie, le domaine de leurs affaires ! Mais Amable, lui, tout en ne détestant pas l'argent, aimait aussi le bon Dieu. Il aimait l'argent parce qu'il voulait établir ses enfants et ne pas les laisser gueux sur cette terre comme il avait été laissé lui. C'était tout à fait raisonnable.

Il ne songeait pas à amasser de l'argent pour l'unique plaisir de l'entasser, ou pour se procurer, avec cette puissance folle, des plaisirs qui ne valent et ne vaudront jamais les plaisirs du foyer qu'on chérit. Quitte à passer pour un simple et pour un nigaud, Amable—et l'on peut affirmer qu'il avait raison—pensait, croyait que les seules vraies joies de ce monde, celles qui durent le plus longtemps, celles qui dilatent le mieux l'âme, celles qui, sous la pensée d'un nuage, ne s'assombrissent que légèrement pour éclater plus vives après, oui, ce sont les joies que nous donne le foyer cher !

Ensuite Amable n'allait ni penser ni prétendre que s'il avait réussi à acquérir l'aisance, c'était dû à son flair ou

au truc des affaires ; non, car il ne craignait pas d'avouer qu'il devait beaucoup à la Providence. Certes, il s'était aidé ; mais aussi Dieu l'avait aidé ! N'ayant jamais triché au jeu, ayant toujours servi son Créateur, il était sûr que son bien durerait autant que lui-même et qu'il en resterait pour ses enfants. D'autres, ceux qu'on appelle les forts, ont voulu faire vite le jeu de la finance, ils ont glissé deux doigts subtils dans la bourse d'autrui, ils ont eu des jouissances effrénées, puis le nuage a passé, et ils sont tombés dans l'abîme du besoin, de la honte et du désespoir ! C'est là la différence entre l'honnête homme et le truocard !

Il faut bien dire qu'Amable avait souffert, souffert beaucoup dans son cœur de père ; mais tout à coup la Providence survenait et répandait à pleines mains ses joies divines sur lui et ses enfants. Ah ! quelles bonnes joies, quelles douces joies, quelles sublimes joies ! Amable en remerciait le Ciel, le cœur débordant, l'âme éclatante.

Il est donc juste de penser et de dire qu'Amable Beaudoin avait éprouvé une sorte de confiance dans la Vierge d'Ivoire. Il avait eu comme un pressentiment — et c'est Dieu qui agissait de son souffle puissant sur cet être infirme — que ce petit objet sans valeur pouvait être comme un talisman. Mais comme il ne croyait pas uniquement aux influences terrestres, depuis longtemps Amable priait Dieu de guérir son fils malade. Or, la Vierge était venue sur l'ordre du Seigneur, elle était venue sous la forme d'une petite statuette d'Ivoire.

Cette statuette prenait donc tout à coup un prix énorme aux yeux du restaurateur.

Mais en apercevant Philippe il avait eu un nouveau pressentiment, mais un pressentiment de mauvais augure.

—Je gage, avait-il pensé en frémissant de crainte, qu'il regrette de m'avoir donné sa statuette.

Et de suite il eut cette pensée atroce :

—En la lui rendant, si Adolphe allait retomber dans sa maladie !

Le brave homme eut un vertige de frayeur.

—Alors, dit-il à Philippe d'une voix angoissée, c'est votre petite statuette que vous voulez ravoir ?

Philippe se mit à rire.

—Non, Monsieur Beaudoin, puisque je vous l'ai donnée. Je veux vous payer votre souper d'hier, parce que j'ai pensé que la statuette ne valait pas grand-chose. Tenez ! voici un dollar, je paye mon souper de ce soir d'avance et celui d'hier.

Le restaurateur regarda Philippe avec une certaine émotion. Puis il prit le dollar, le considéra un moment très pensif, et le remit au jeune homme en disant avec un sourire heureux :

—C'est tout payé pour hier et pour ce soir.

—Merci, monsieur Beaudoin.

Et pendant que Philippe allait s'asseoir à la même table de la veille où il voyait Eugénie, très souriante, préparer déjà son couvert, le bossu se disait, plus heureux encore peut-être que Philippe Danjou :

—Allons !...je garde la Vierge d'Ivoire.

Et ses yeux ravis suivaient le jeune homme qui avait apporté chez lui le bonheur.

Philippe Danjou salua gracieusement Eugénie qui lui demanda, comme du reste elle demandait à tous les clients de connaissance :

—Vous avez fait une bonne journée, monsieur ?

—Oui, mademoiselle, excellente journée, merci.

Et, ce soir-là encore, Philippe mangea comme un ogre. Eugénie lui servit les meilleurs morceaux et trois fois ce qu'on servait d'ordinaire pour vingt-cinq sous. Et la jeune fille pensait encore que c'était bien payé, puisque la statuette avait fait un miracle !

Aussi, très reconnaissant, le jeune homme ne manqua pas de paroles très aimables. Il promit de suite qu'à l'ave-

nir il prendrait tous ses repas chez le restaurateur. Eugénie paraissait très heureuse, et Philippe aurait bien voulu entretenir la jeune fille un peu plus que la veille de ce jour, mais il était très pressé. Il avait une besogne importante à faire ce même soir, et voici ce que c'était.

Depuis quelques mois le jeune homme partageait le lit d'un ancien camarade de travail, sur la rue Papineau. Mais il trouvait l'endroit un peu loin de son travail et il voulait se rapprocher. D'ailleurs, maintenant qu'il avait une place et gagnait de l'argent il pouvait se payer le luxe d'une chambre à coucher à lui seul, et il avait été assez longtemps un hôte peut-être gênant. Il se rendit donc sur la rue Papineau, y prit une petite valise qui contenait quelques pièces de linge usagé, mais qui pouvaient servir encore en attendant des jours plus prospères, et revint Place Jacques-Cartier où il savait trouver une chambre dans une pension à bon marché, c'est-à-dire à raison de un dollar et demi par semaine. Non, ce n'était pas du luxe, mais en attendant...

Il avait déjà domicilié dans cette pension, au temps où il travaillait sur le port. Il était donc connu, et on ne fit aucune difficulté pour le recevoir. La chambre était payable d'avance, mais Philippe expliqua sa situation, donna cinquante sous à l'avance et promit de payer le reste le samedi suivant, jour de paye. Il lui restait suffisamment pour manger en attendant ce jour. Du reste, il ne prenait que juste deux repas par jour, le matin et le soir. Oh ! quant au repas du matin, il était très sommaire : Philippe s'arrêtait dans une taverne de la Place où, moyennant cinq sous, il pouvait déguster un immense verre de bière et croquer quelques miettes de fromage et de biscuits. Mais cela lui suffisait. Le midi il ne mangeait pas. Mais le soir venu, la portion que lui servait Eugénie lui valait bien deux bons repas, de sorte qu'il se rattrapait.

Pour tout dire, Philippe se trouva

dès le soir de sa première journée de travail, installé et à l'abri du besoin.

Deux semaines s'écoulèrent ainsi sans incident autre que celui du miracle survenu dans la famille du restaurateur : c'est-à-dire la guérison d'Adolphe. Le jeune homme avait en partie retrouvé sa vigueur d'adolescent. Il pouvait s'occuper en bas au lavage des vaisselles, ou à faire les commissions chez le boucher, l'épicier ou ailleurs.

Et le restaurateur, sa femme, Eugénie et les autres enfants se voyaient tout à coup vivre dans un bonheur complet.

L'on ne cessait de se répéter avec une conviction réelle :

—C'est la Vierge d'Ivoire qui a fait ça !

—Oui, approuvait Eugénie ; mais il faut bien accorder quelque chose à monsieur Philippe !

Car elle l'appelait maintenant tout au long "Monsieur Philippe" ce jeune homme qui, avec le travail régulier les fruits de ce travail, la nourriture saine et réglée, devenait un beau et chic garçon.

Oui, le beau garçon, dans le cœur encore vierge d'Eugénie avait, sans le vouloir, fait vibrer une musique insoupçonnée, une musique qui jouait des airs d'amour.

Et Eugénie, sans oser se l'avouer, aimait Philippe Danjou !

V

AMOURS

Un mois s'était passé.

Philippe était devenu un client régulier d'Amable Beaudoin il y prenait ses trois repas tous les jours.

Et là, dans la famille du restaurateur, le bonheur était tout à fait revenu, et les affaires allaient comme jamais avant.

Et Adolphe donc...C'était déjà un grand jeune homme, presque fort. Il avait remplacé Clarisse aux tables parce que celle-ci était entrée au pensionnat

avec une autre de ses petites soeurs. Car Amable Beaudoin tenait à ce que ses enfants acquissent une certaine instruction. Quant à Adolphe, il aurait le soir de chaque jour un professeur privé. Il n'aimait pas le collège, mais il voulait apprendre suffisamment pour pouvoir plus tard remplacer son père dans la direction des affaires. Amable Beaudoin, du reste, était d'avis que les affaires payent mieux que les professions dites libérales. Les docteurs et les avocats, disaient-ils souvent, ça meurt presque toujours avec juste de quoi les enterrer. S'ils vivent un peu plus en grand, leur gousset en souffre beaucoup et leurs enfants entrent dans la vie les mains vides. Il avait peut-être raison.

Au bout de ce mois, Philippe Danjou, avec son salaire, avait remplacé ses nippes par des vêtements propres et **bien faits**, et maintenant — comme il l'avait avoué à Eugénie — il allait louer une chambre dans une maison privée du Carré Viger ; là il vivrait dans un milieu plus distingué.

—Allez-vous continuer de prendre vos repas ici ? avait demandé Eugénie avec inquiétude.

—Certainement, mademoiselle, je suis trop bien soigné ici.

Eugénie avait rayonné. Oh ! cela lui eût causé un gros chagrin de voir Philippe s'en aller, de ne plus le voir trois fois par jour ! Elle n'était pas coquette au sens large du mot, les parures n'avaient jamais semblé avoir un attrait sur elle. Elle s'habillait d'ordinaire très communément. Mais depuis que son cœur avait frémi et chanté, Eugénie— et cela au plus grand étonnement d'Amable — oui, Eugénie avait tiré de la caisse paternelle bien des dollars. Et ces dollars — c'était inouï — avaient été convertis en deux belles robes, quelques fins corsages, des bottines dernière mode et un chapeau. Oh ! mais un chapeau...qui avait coûté douze belles piastres ! Oui, c'était incroyable ! Amable, quand on lui avait montré le chapeau arrivant de chez la modiste et qu'on lui eût dit le prix qu'Eugénie en

avait payé, était en train de prendre son diner. Il faillit tout simplement s'étouffer.

Douze piastres !...rien que pour trois ou quatre fleurs, et pas naturelles encore..... et puis quelques petits fil de fer et un morceau d'étoffe quelconque grand comme la main...douze piastres ! Non, non...cela ne se pouvait pas !

Mais il avait bien fallu le croire et supporter ce grand malheur !

Oh ! mais il ne s'était pas fait du sang longtemps le brave bossu, car le chapeau d'Eugénie attirait plus d'un regard à la messe le dimanche, à Notre-Dame, chaque fois qu'elle s'y rendait au bras de Philippe Danjou. Amable, ensuite, car il n'était pas aveugle, avait vu que ça collait d'une certaine façon entre le beau garçon et sa fille ! Ma foi, il n'y avait rien à dire ni à redire ! Ce jeune homme n'avait encore rien qu'un petit salaire, c'est vrai ; mais qui sait ? il pouvait faire comme bien d'autres et arriver plus ou moins tard à quelque chose de solide : car le commerce est toujours le commerce ! Oui, monsieur Philippe Danjou pourrait bien un jour être un riche négociant de la rue Saint-Paul !

Oui...oui...il y a un commencement à tout !

Amable Beaudoin, en pensant ces choses, était loin de s'imaginer que ce qu'il venait de penser au sujet de l'avenir de Philippe allait se réaliser, et bientôt ! Seulement, le pauvre homme, ne pouvant pas deviner comment et par quelles circonstances Philippe Danjou allait voir à la tête d'une maison de commerce très importante.

N'importe ! Ça ne lui déplaisait pas du tout de voir sa fille Eugénie au bras de ce jeune homme.

Et lui ce jeune homme — ah ! il faut bien le dire en toute franchise — oui, ce Philippe faisait tout bonnement un jeu innocent. Il ne détestait pas Eugénie, oh ! pas le moins du monde, il avait même pour cette enfant naïve et toujours gaie une très grande estime ; mais il ne ressentait pour elle aucun de ces

sentiments qu'on est convenu d'appeler des sentiments d'amour ! Non, Philippe ne pensait pas à plus que de se faire une compagne pour passer les dimanches et les longues soirées. Car après son travail de chaque jour accompli, il s'ennuyait. Il n'avait pas d'amis, hormis ce Fernand que nous avons rencontré une fois ; mais ce Fernand avait un amour vrai lui, car ce Fernand aimait justement la fille du patron de Philippe, M. Roussel.

Philippe n'avait donc pas d'amis pour s'amuser. D'ailleurs il était rangé et voulait préparer son avenir, et il lui semblait important pour arriver vite et bien de se tenir à l'écart des jeunes gens dissipés. Or, il avait trouvé dans Eugénie une jeune fille plaisante, sinon la plus belle des filles d'Eve, une jeune fille très empressée auprès de lui...trop empressée même à son goût ! Car il avait peur de se trouver vis-à-vis d'une dette d'amitié et de gratitude qu'il ne saurait peut-être pas payer de retour. Si Eugénie allait l'aimer lui, il n'était pas sûr de pouvoir l'aimer, elle, et il ne voulait pas aller plus loin que les bornes d'une simple camaraderie.

Mais cette camaraderie n'était pas l'unique de Philippe Danjou, ailleurs que chez le restaurateur de la rue Notre-Dame le jeune homme s'était fait une autre camarade.

Le jour même où il allait quitter sa pension de la Place Jacques-Cartier pour aller domiciler au Carré Viger, une jeune fille, sa voisine de chambre, lui avait dit, les lèvres tremblantes d'anxiété :

—Ce n'est pas gentil, monsieur Philippe, de vous en aller !

—Pas gentil, pourquoi ? demanda Philippe en souriant. Est-ce que ça vous fait de la peine ?

—Beaucoup !

—Vraiment, Hortense ?

—Je vais m'ennuyer énormément... ils sont si stupides les autres ici !

—Tiens ! j'espère bien que vous ne m'aimez pas ? dit Philippe en riant.

La jeune fille le regarda profondé-

ment avec ses beaux yeux bruns, rieurs et doux, et ces yeux-là disaient clairement..... ils criaient : "Je t'aime.....oui, je t'aime, Philippe !

C'était une blanchisseuse. Une fille sans parents, mais c'était une fille honnête, bien que un peu sans façon, courageuse et de bon caractère. Quand Philippe était arrivé à cette pension de la Place Jacques-Cartier, il avait rencontré cette fille dans un corridor, l'avait regardée, puis saluée d'un sourire.

Elle avait répondu par un sourire également.

Le lendemain Philippe l'ayant croisée de nouveau elle lui avait demandé gentiment :

—Comment aimez-vous votre chambre, monsieur ?

—Mais... beaucoup, mademoiselle !

—Nous sommes voisins, savez-vous ?

—Oui ?...

—Voici ma chambre... à côté de la vôtre !

La glace avait été rompue de suite, et peu à peu les deux voisins avaient voisiné et ils étaient devenus liés par une grosse familiarité, mais de bon aloi. On se taquinait, on s'agaçait, on bavardait, on riait ! Quoi ! la jeunesse à l'abri des premiers besoins de l'existence est toujours ainsi : gaie, heureuse, insouciance !

Mais Philippe avait accepté cette camaraderie, comme il avait accepté celle d'Eugénie. De l'autre côté, par delà la mince cloison de sa chambre, il ne se doutait guère qu'un autre petit cœur s'exaltait pour lui, que ce petit cœur souffrait... il souffrait d'autant plus ce petit cœur qu'Hortense avait vu trois ou quatre fois le beau Philippe donner le bras à Eugénie Beaudoin entre le restaurant et l'église Notre-Dame.

Hortense était devenue jalouse ! Ah ! tout ce qu'elle avait essayé... mille trucs pour détacher Philippe d'Eugénie !

Oh ! mais sans méchanceté de sa part ! Elle était jalouse cette Hortense, mais non pas mauvaise. La jalousie n'est pas toujours un si grand péché qu'on le dit ! Il y a mal et péché lorsque

ce sentiment vous fait commettre des actions vilaines, vous fait dire des choses malhonnêtes, ou vous inspire des pensées criminelles ! Hortense n'avait rien pensé de mal d'Eugénie, rien dit de malsain pour sa réputation, rien fait pour créer des chagrins, des rancunes ou des haines. Ses trucs avaient été inoffensifs, et encore ne s'en était-elle servi qu'après de Philippe. Elle avait essayé de se faire plus belle, plus charmante, plus attirante. Elle avait eu toutes espèces de câlineries, d'enjolements, de sourires captivants et fascinateurs. Pour Philippe elle avait eu des attentions innombrables que Philippe avait rendues par d'autres attentions, mais le jeune homme n'avait pas délaissé Eugénie.

Une fois seulement il avait conduit au Théâtre National Hortense qui voulait voir jouer le beau drame d'Hennerly, LES DEUX ORPHELINES. Mais cela avait été l'unique fois que Philippe avait consenti à paraître en public avec Hortense. Non pas qu'il eut honte de la blanchisseuse, loin de là ! Car Hortense avait une certaine instruction, elle s'habillait comme une vraie demoiselle et savait se donner un air de distinction qui n'était pas tout à fait emprunté. Si elle vivait dans une pension à bon marché, c'était pour lui permettre d'économiser afin de pouvoir s'acheter de belles robes et de beaux chapeaux. Elle était grande, svelte et élégante. Et puis, avec ça, elle n'était pas laide du tout. Elle avait de beaux grands yeux bruns, pleins d'éclats ravissants, des joues rouges, des cheveux châains très bouclés.

Evidemment, Hortense n'avait pas pris la camaraderie de Philippe pour une ou des promesses. Mais cette camaraderie avait excité son amour à elle, ce voisinage de tous les jours avec le beau jeune homme avait parlé à son imagination amoureuse un peu mieux peut-être que des paroles. Et voyez-vous dans quelle situation d'esprit Hortense se trouvait ?

Or, en apprenant que Philippe allait résider dans un autre quartier, Hortense se sentit énormément troublée. Ne plus le voir, ne plus être voisin de lui...

quoi ! cela serait peut-être la fin de tout ! Philippe l'oublierait tout à fait, et elle n'aurait plus l'occasion de le "travailler". C'était désespérant !

Et quand Philippe avait die en riant :
J'espère bien que vous ne m'aimez pas ?...

Oui, il avait vu la réponse dans les yeux bruns qui l'avaient regardé comme jamais auparavant, et la réponse l'avait troublé lui-même.

Quoi ! il avait voulu rire avec cette jeune fille, et elle... oui, elle avait tout pris au sérieux ? Ce n'était pas possible !

Ah ! mais à présent, est-ce que l'autre aussi allait tout prendre au sérieux ? Philippe pâlit. Oui, est-ce que vraiment l'autre aussi l'aimait ! Oui, en y songeant un peu, il se rappela des incidents dans ses tête-à-tête avec Eugénie Beaudoin, dans ses promenades avec elle, oui, des incidents qui pour lui à cette heure signifiaient de l'amour !

Philippe Danjou trembla : sans le savoir il était pris entre deux amours !

Tout à coup il se voyait aimé... aimé jusqu'à l'adoration peut-être !

Cette pensée ou cette découverte ne le choqua pas, oh ! non ; mais il eut de la peine, un gros chagrin, en ne trouvant pas dans son coeur un sentiment qui pût correspondre à ceux d'Hortense et d'Eugénie. Mais être aimé de deux à la fois, c'était trop aussi ! Qu'allait-il faire ? Il ne le savait pas, mais il allait réfléchir et il tenterait de trouver une sortie qui ne causât aucun mal à Hortense et à Eugénie.

Seulement il ne put s'empêcher de sourire avec une grande amertume, et il dit à Hortense avec un accent de gravité qui frappa la jeune fille :

—Mademoiselle Hortense, je vous assure que je vous estime bien et que j'ai bien du chagrin de partir. Oui, quand je songe que je ne vous verrai plus chaque jour, que je ne me griserai plus de votre sourire, que je ne n'entendrai plus vos gazouillis ! Mais, voyez-vous, je ne suis qu'un pauvre petit salarié, et il m'est défendu de penser à des choses sérieuses pour le moment.

—Il n'est pas besoin d'être riche, murmura Hortense, pour...

Elle n'osa pas achever sa pensée.

—Pour se marier, voulez-vous dire ?

—Non, non, vous allez trop vite, se mit à rire Hortense. Je dis... pour s'aimer seulement !

—Oui, mais s'aimer est dangereux !

—Dangereux !

Elle regarda Philippe en rougissant.

—Dangereux de cette façon, expliqua Philippe : on peut devenir impuissants à s'écarter l'un de l'autre ; alors l'unique remède honnête est le mariage !

—Eh bien !...

—Hortense, j'ai peur du mariage quand je pense que l'avenir n'est pas assuré !

—Mais l'avenir, on l'assure par le travail !

—Si le travail manque ?

—Quand on est vaillant, il ne manque jamais !

Philippe se contenta de sourire. Il ne dit rien de ses années de misères, lorsqu'à tout bout de champ le travail manquait pour une cause ou pour une autre. Aujourd'hui il avait une place et du travail, mais rien ne lui assurait encore le pain du lendemain dans l'avenir.

Se connaissant et sachant qu'il pourrait aimer à son tour, Philippe Danjou comprit qu'il était grand temps de s'arracher de ce milieu.

Il partit donc pour le Carré Viger, avec chagrin. Et pour ne pas désespérer Hortense, il dit en partant :

—Hortense, je viendrai vous voir de temps en temps, je ne vais pas loin. Qui sait ? si plus tard l'avenir regarde plus sûr, eh bien ! sans rien promettre... Vous me comprenez ?

—Philippe ! Philippe ! ne me faites pas entrevoir des horizons faux ! Allez, mon ami ! Oui, revenez me voir ! Vous emporterez avec vous ma pensée entière ! Plus tard...

Un sanglot trancha sa voix. Pour ne pas laisser voir des larmes qui af-

fluaient en torrent à ses yeux, la jeune fille courut s'enfermer dans sa chambre.

Philippe partit le coeur navré.

L'amour..... il n'avait jamais pensé à cela sérieusement. Jamais dans son coeur une fibre n'avait tressailli devant une vision de jeune fille. Mais voilà que tout à coup quelque chose de doux et de tendre résonnait au fond de son âme ! Une image de jeune fille... une image céleste peut-être se dessina sous ses yeux, une image inconnue ! Il regarda l'image avec attention, il contempla la jeune fille avec ravissement : c'était une blonde dont la tête était couronnée de beaux cheveux blonds, avec des yeux doux et tristes, des joues blêmes, une bouche souriante mais légèrement crispée par une souffrance quelconque ! Cette jeune fille... où donc l'avait-il vue déjà ?

Mais c'était uniquement une vision de l'imagination ! Jamais il n'avait vu cette physionomie mélancolique, ces yeux tristes qui le regardaient avec persistance ! Il était en train de faire un rêve inouï ! Cette image qu'il voyait, ce n'était pas celle d'Hortense ni celle d'Eugénie ! Il regarda encore, il pénétra plus avant, pour ainsi dire, dans la vision. Allons, bon ! voilà que son imagination lui représentait... mais quoi donc ?... Mais oui, assurément, ce n'était pas autre chose : il voyait l'image de cette pauvre des Deux Orphelines : Louise !

Il s'en alla ému... incapable de chasser de son esprit l'image de cette jeune fille blonde et pâle qui ne cessait de lui sourire.

Il s'en alla, laissant derrière lui une autre jeune fille qui, renversée sur le travers de son lit blanc, pleurait d'abondantes larmes.

Pauvre Hortense ! c'était son premier amour ! Après les joies enivrantes de l'espoir et de l'amour, la déception torturait son coeur, elle le tuait, presque !

VI

LA PETITE MORIBONDE

Le négociant, M. Roussel, habitait sur la rue Sainte-Famille. C'était un vé-

ritable foyer de bonheur que le sien. M. Roussel possédait la fortune, la bonne réputation, une femme dévouée qu'il aimait, une fille unique qu'il adorait, Lysiane.

Depuis vingt-deux ans que M. Roussel avait fondé son foyer, jamais un souci grave n'était venu troubler sa paix, jamais une dispute ne s'était élevée sous son toit. Et pendant ces vingt-deux ans M. Roussel et sa femme avaient vécu comme en un paradis, tous deux contents de la vie. Leur fille avait été l'ange récréatif du foyer jusqu'au jour où il avait fallu mettre Lysiane au pensionnat. On avait bien un peu souffert de cette séparation, mais on comprenait que le vrai bonheur ne s'achète que par les sacrifices. Durant cinq années Lysiane était demeurée au pensionnat, ne venant séjourner chez ses parents que durant les trois mois de vacances. Mais à dix-huit ans elle était revenue pour toujours, bien instruite, heureuse, pour continuer la joie au foyer paternel. Et depuis deux ans car Lysiane atteignait maintenant l'âge de vingt ans—le bonheur avait été parfait.

Mais voilà que tout à coup un mal étrange, un mal inconnu s'était emparé de la jeune fille ; c'était au mois d'octobre. Ce mal avait tout d'abord produit chez Lysiane un ennui de tout, un dégoût pour les choses de la terre, une indifférence pour tout ce qui l'entourait. Ensuite la lassitude l'avait clouée presque journellement sur une chaise-longue, et peu après elle dut prendre le lit. Elle s'était très vite amaigrie, ses joues s'étaient creusées, ses lèvres s'étaient décolorées, et l'on eût juré que l'anémie allait emporter vers la cendre ce jeune corps, si sain et si vigoureux, que la maladie n'avait pas encore effleuré jusqu'à ce jour funeste.

Le docteur Rouleau avait été appelé d'urgence ; mais n'ayant pu trouver de symptômes définis, il avait hoché gravement la tête. Néanmoins il avait promis de faire tous ses efforts pour trouver ou localiser le mal, et d'appeler à son aide tout ce que la science moderne pouvait

mettre à sa disposition pour arracher la jeune fille à la tombe qui semblait l'attirer irrémédiablement.

Et le mois d'octobre s'était achevé, novembre avait passé, décembre était venu... mais Lysiane n'était plus qu'une moribonde dont on attendait le trépas d'un jour à l'autre. Il ne restait plus en elle qu'un souffle de vie.

Le soir du 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, M. Roussel et sa femme s'étaient réunis au chevet de leur fille, parce que le docteur avait dit l'après-midi de ce jour :

—Je puis et je voudrais me tromper, cher Monsieur Roussel, mais je crains fort que votre pauvre enfant ne soit finie ! Demain elle ne sera peut-être plus qu'un cadavre !

M. Roussel avait sangloté, la mère, avait pleuré le reste de ses larmes, et tous deux pensaient assister aux derniers moments de leur enfant tant aimée.

Et cette enfant demeurait là immobile, avec ses grands cheveux blonds éparpillés sur les oreillers, les paupières closes, la bouche entr'ouverte et livide de laquelle ne s'échappait qu'une respiration imperceptible. Ses mains décharnées, blanches, si blanches qu'elles étaient transparentes, reposaient inertes sur les couvertures du lit. Sans le dernier souffle de vie qu'on devinait, on eût dit que cette forme humaine inanimée n'était plus qu'un cadavre.

Mais il restait un autre signe d'existence chez Lysiane : de temps à autre ses lèvres s'agitaient et l'on pouvait apercevoir la naissance d'un sourire. Est-ce que déjà cette enfant souriait aux choses de l'au delà ?

Au moment où une horloge sonnait neuf heures à l'étage inférieur, un timbre résonna.

—Voici une visite, annonça Mme Roussel sur un ton morne et sombre.

—Cela doit être le docteur, dit M. Roussel.

L'instant d'après une servante venait introduire un jeune homme dans la chambre de Lysiane. Mme Roussel courut à

sa rencontre et prononça avec un sourire désespéré :

—Monsieur Drolet, je pense bien que c'est la fin !

—J'avais informé Fernand de la mauvaise nouvelle, dit M. Roussel.

—C'est vrai, madame, répliqua ce jeune homme que nous connaissons un peu. C'était ce même Fernand qui, un jour du mois d'octobre dernier, avait dit à Philippe que M. Roussel avait besoin d'un employé. Fernand Drolet depuis plus d'un an aimait Lysiane, et tous deux avaient échangé des promesses.

Agé de 27 ans ce jeune homme avait un bel avenir devant lui. Il était le secrétaire d'une compagnie d'assurance dans laquelle son père était intéressé financièrement. Il avait un salaire plus que suffisant pour lui permettre de vivre honorablement, et avec ses économies, les placements sûrs qu'il pouvait faire et avec la petite fortune que lui laisserait ses parents, Fernand Drolet pouvait envisager l'avenir avec confiance.

Or, à mesure que le mal inconnu dévorait la fille de M. Roussel, Fernand Drolet s'inquiétait et il souffrait énormément, tout autant peut-être que le négociant lui-même. Pendant un certain temps il venait tous les soirs et tous les dimanches passer quelques heures auprès de celle qu'il avait choisie pour sa compagne future. Mais comme Lysiane ne semblait pas prendre de mieux, comme elle paraissait être marquée du sceau fatal de la mort, Fernand se désespéra, et peu à peu il cessa ses visites. Il les cessa auprès de Lysiane parce que le docteur Rouleau avait ordonné l'éloignement de tout visiteur. Puis, plus tard, la douleur de M. Roussel et de sa femme lui devint insupportable, car cette douleur pesait trop sur la sienne à lui, et il ne vint presque plus sur la rue Sainte-Famille.

Mais en ce jour du 8 décembre, après que le docteur eut annoncé à M. Roussel que sa fille allait bientôt cesser de vivre, le négociant avait téléphoné la terrible nouvelle à Fernand Drolet qui, cette fois, se fit un devoir de venir as-

sister aux suprêmes moments de Lysiane.

Le jeune homme s'était donc approché du lit de la moribonde, l'avait regardée longuement, puis il s'était écarté brusquement en sanglotant. Et sans un mot d'explications, à la profonde stupéfaction de M. et de Mme Roussel le jeune homme s'en alla, il s'en alla pleurant de tous ses yeux et de tout son cœur.....mais il s'en alla comme un fuyard !

Au fond de son âme ce cri lugubre s'élevait :

—Adieu, Lysiane ! Adieu ! nous ne pourrons pas être l'un à l'autre.....Dieu te rappelle à lui !

Oui, ce jeune homme avait été frappé par une douleur terrible ! Car, en dépit de l'incapacité de la science médicale, il avait conservé un dernier espoir : peut-être que la nature forte et saine de Lysiane reprendrait le dessus ! Mais voilà que, sans s'y attendre sitôt, il venait de voir un cadavre ! La vue de ce cadavre l'avait frappé au cœur mortellement peut-être !

Il voulut échapper à sa douleur : il demanda un congé de deux mois et s'en alla aux Etats-Unis. Il ne voulait pas être dans cette même ville où bientôt, dans quelques jours, on mettrait en terre le corps de celle qu'il avait aimée jusqu'à la folie ! Il ne voulait pas être là, afin de n'être pas forcé d'assister aux funérailles ; car alors il savait qu'il ne pourrait contenir sa douleur, et cette douleur il voulait la dérober aux yeux des profanes ! N'importe ! Fernand était parti comme un lâche.....il avait déserté tout au moins ceux qu'il aurait dû consoler et encourager, c'est-à-dire M. et Mme Roussel ! Mais enfin la douleur ne se contrôle pas, et l'on ne peut pas condamner toujours les actes d'un homme, quand ces actes ont été le fait de circonstances imprévues et terribles qui, un moment, peuvent dérouter l'homme le plus fort et le plus habile.

Quant à Lysiane, elle n'avait pas eu connaissance de la présence de Fernand près de son lit ; elle était demeurée comme avant, immobile et les yeux fermés.

Le silence demeurait profond. Le père et la mère restaient comme statufiés

devant la couche funèbre, la bouche crispée par la douleur immense, les yeux rougis et lourds.

Une heure s'écoula ainsi. Tout à coup la moribonde ouvrit ses yeux, tourna ses regards agonisants vers sa mère, sourit imperceptiblement et demanda dans un souffle épuisé :

—Maman.....je voudrais bien avoir ma Vierge d'Ivoire !

—Mme Roussel se pencha sur sa fille et, pleurant encore, répondit :

—Tu l'as perdue, ma pauvre enfant !

—Je sais, je sais.....murmura Lysiane avec une sorte d'impatience. Mais si on la cherchait.....

M. Roussel regardait sa femme sans comprendre.

Elle lui expliqua :

—Elle parle de cette petite statuette en ivoire que lui avait donnée un jour, comme talisman, la supérieure du pensionnat. C'est un objet unique en son genre. Te rappelles-tu ?

—Oui, je me souviens. Lysiane me l'a montrée une fois. Mais j'ignorais qu'elle l'eût perdue.

—Elle l'a perdue justement quelques jours avant sa maladie, au mois d'octobre dernier. Est-ce vrai, chérie ?

—Oui, c'est en revenant de Notre-Dame où j'étais allée faire une visite.

—Tu voudrais la ravoïr ? demanda M. Roussel.

—Oui.....il me semble que je mourrais mieux en paix !

—Mais il y a longtemps, on a dû la ramasser.....Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt ?

—J'étais malade, je ne savais pas que je l'avais perdue.....

—Elle m'a confié cette perte longtemps après, dit Mme Roussel.

La jeune fille avait repris son immobilité de l'instant d'avant. Seulement sa respiration était plus accentuée, presque rauque, comme si l'effort qu'elle avait fait pour parler l'eût très fatiguée.

—Sais-tu ce que je ferais, mon ami ? murmura Mme Roussel.

—Parle, Laure, je suivrai ton conseil.

—Je mettrai un avis dans les journaux.

—Mais si Lysiane doit mourir ?

—Qui sait ?.....Elle peut vivre encore plusieurs jours.....

—Soit. Demain je ferai mettre l'avis dans tous les grands journaux de la ville.

Le silence s'établit encore.

Au bout d'un moment l'agonisante balbutia sans relever ses paupières :

—Je voudrais ma petite Vierge d'Ivoire !

C'était une supplication désespérée.

Mme Roussel pencha ses lèvres sur le front de sa fille et lui murmura :

—Lysiane, tu l'auras ta petite Vierge d'Ivoire !

La jeune fille sourit et ouvrit les yeux.

—Vrai, maman ? fit-elle avec un regard reconnaissant.

—Oui, ton père va la demander dans les journaux, et on te la rapportera sûrement.

—Oh ! que je serais contente ! Il me semble, maman, que je serais mieuxil me semble que je pourrais vivre encore !

Et elle continua de vivre, la pauvre enfant, malgré les craintes exprimées par le docteur Rouleau, ou mieux elle se retint accrochée à son dernier souffle d'existence. Car, le lendemain, Lysiane était encore vivante. L'espoir de ravoit sa petite Vierge d'Ivoire la retenait peut-être dans le monde des vivants. Mieux que cela : elle paraissait avoir repris un peu de force, elle sortait plus souvent de son état comateux.

De bonne heure ce jour-là M. Roussel se rendit aux bureaux des grands journaux et fit inscrire l'avis pour retrouver la statuette d'ivoire ; une belle récompense était promise à qui la rapporterait.

Et durant tout ce jour Lysiane ne cessa de répéter dans un balbutiement à peine perceptible :

—Je voudrais bien avoir ma Vierge d'Ivoire !

Chaque fois que Mme Roussel entendait cette supplication, elle promettait à sa Vierge d'Ivoire, elle l'assurait que bientôt, ce soir peut-être, demain à coup sûr, on lui rendrait sa statuette.

Et il faut croire que cette promesse exerçait une certaine influence heureuse

sur l'organisme défail de la malade, car la vie semblait revenir peu à peu.

Mme Roussel, maintenant, vivait de l'espoir qui faisait vivre sa fille.

Mais au soir survint un changement qui fut un nouveau coup terrible pour le père et la mère de la malade :

Monsieur Roussel avait dit à Lysiane :

—Ma chère enfant, tous les journaux ont demandé ta Vierge d'Ivoire. Espère.....tu l'auras bientôt !

La jeune fille avait fermé les yeux et de sa poitrine s'était exhalé un long soupir ; puis elle était demeurée plus immobile que jamais, plus inerte, plus livide. On ne percevait plus rien de sa respiration. Seulement, on découvrait sur les lèvres qui s'étaient fortement pressées l'une sur l'autre comme l'ombre d'un sourire céleste.

M. Roussel et sa femme poussèrent un cri :

—Elle est morte !.....

—O mon Dieu !.....O mon Dieu !.....

Et à genoux près de la couche funèbre la mère douloureuse s'était écrasée, incapable de pleurer mais laissant entendre des gémissements lugubres.

Mais non.....Lysiane n'était pas morte encore !

VII

QU'ETAIT DEVENUE LA VIERGE D'IVOIRE

Ce soir-là, comme d'habitude, Philippe Danjou avait soupé chez Amable Beaudoin. Après avoir causé un quart d'heure avec Eugénie, très heureux, le jeune homme avait pris le chemin de son appartement sur la Place Viger.

Les soirs qu'il ne sortait pas, Philippe lisait. Il lisait les journaux d'abord, les livres nouveaux ensuite.

Après être entré chez lui, il alluma sa pipe et déploya LA PRESSE, journal qu'il semblait préférer aux autres.

Il neigeait ce soir-là, et l'on se sentait mieux à l'aise dans une chambre tiède et confortable que dehors, dans l'humidité et sous la neige molle qui tombait par gros flocons.

Durant une bonne demi-heure Phi-

lippe parcourut le journal. Tout à coup il laissa passer entre ses lèvres une exclamation de surprise, puis ses yeux s'agrandirent outre mesure et il murmura :

—Voyons ! est-ce que je ne vois pas deux au lieu d'un ?

Et il relut à mi-voix ce qui l'avait frappé.

OBJET PERDU

Au mois d'octobre dernier une petite statuette en ivoire, représentant la Vierge-Marie, a été perdue entre l'Eglise Notre-Dame et le No 1224C rue Sainte-Famille, en passant par la rue Saint-Laurent et la rue Sainte-Catherine. La personne qui aurait trouvé cette statuette est ardemment priée de la rapporter sans délai rue Sainte-Famille. Une belle récompense lui sera donnée.

—Mais, s'écria Philippe tout ébahi, le numéro 1224C c'est la résidence de mon patron, M. Roussel !.....La petite statuette d'ivoire ! ajouta-t-il en réfléchissant.

Soudain il bondit.

—Oh ! mais, c'est moi qui l'ai trouvée cette statuette, s'écria-t-il encore. Je l'avais bien oubliée ! La Vierge d'Ivoire.....Mon Dieu ! quelle coïncidence.....Mais je sais où elle est cette Vierge d'Ivoire !.....

Philippe jeta son journal sur une chaise, mit son paletot et sortit rapidement de sa chambre. Dehors il allait comme un fou, il lui arriva de bousculer près de la rue Saint-Denis une personne qui le croisait. Il s'excusa et poursuivit sa marche à grandes enjambées vers le restaurant d'Amable Beaudoin sur la rue Notre-Dame. Il était environ huit heures à ce moment-là.

Amable Beaudoin demeurait seul dans son établissement ; Eugénie et son frère Adolphe étaient montés en haut, parce que les clients se faisaient rares par ce soir de neige.

En voyant paraître Philippe et en remarquant l'inquiétude de sa physionomie et la rudesse de sa marche, le bossu ne put retenir une exclamation de surprise.

Le jeune homme était tout blême et son air était tout à fait curieux à voir.

Jamais Amable ne l'avait vu comme ça.

C'est presque avec effroi qu'il le regarda venir à lui.

Il pensa :

—Quoi ! est-ce que ce jeune homme est devenu fou maintenant ?

Oui, vraiment, Philippe avait l'air d'un fou.

Et sa voix tremblait étrangement quand il parla, elle était méconnaissable.

—Monsieur Beaudoin, vous souvenez-vous de la petite statue que je vous ai donnée il y a deux mois passés ?

—Hein ! la statuette d'ivoire ?

Le brave homme avait fait un saut en l'air.

—Oui, vous vous en souvenez, n'est-ce pas ?

—Oui. Est-ce que vous voulez la ravoir ?

Il était aussi blême que Philippe.

Celui-ci expliqua :

—Elle n'était pas à moi. Je l'avais trouvée ce jour-là même et je ne pensais pas qu'elle pouvait valoir quelque chose. Tenez, lisez ceci !

Ce disant, il mit sous les yeux du restaurateur l'avis qu'il avait lu.

Amable blêmit davantage.

—Mais connaissez-vous ces gens-là ? demanda-t-il.

—Si je les connais.....c'est l'adresse de mon patron, monsieur Roussel !

—Monsieur Roussel !

—Comprenez-vous qu'il me faut cette statuette, afin que je la rapporte à qui elle appartient ?

—Oui, oui, mon ami, vous avez raison, il faut la rendre à celui qui l'a perdue ! Attendez-moi, je cours la chercher !

Et tout tremblant, tout chancelant, le pauvre bossu courut en effet à un escalier de service placé au fond de la cuisine et grimpa à son logement.

En voyant l'entrée précipitée du restaurateur et en remarquant sa pâleur, sa femme, Eugénie et Adolphe le regardèrent curieusement.

—Es-tu malade, Amable ? interrogea la femme.

—Non. Mais vous ne pouvez pas savoir ce qui nous arrive !

—Quoi donc ? firent à la fois trois voix inquiètes.

—C'est la vierge d'Ivoire que.....

—La Vierge d'Ivoire !

—Oui.....on l'avait perdue.....c'est monsieur Roussel, le négociant, et il a mis un avis dans le journal pour lui demander qu'on la lui rapporte.

—Mais comment savez-vous tout cela ? demanda Eugénie.

—C'est monsieur Philippe qui l'avait trouvée sur la Place d'Armes, il a lu l'avis et il est venu me demander la statuette.

—Philippe Danjou ! cria Eugénie avec une vive émotion.

—Oui, il est en bas.

—En ce cas, il faut la lui rendre ! dit la mère Beaudoin.

—C'est vrai, appuya Adolphe ; puisque cette statuette n'est pas à nous, on ne peut pas la garder.

—Je vais la chercher, dit Eugénie, je l'ai mise sous mes oreillers pour qu'elle me porte chance.

Amable sourit en jetant un coup d'oeil significatif à sa femme. De suite il avait pensé aux amours de sa fille avec Philippe.

Eugénie courut à sa chambre. Mais après avoir cherché pendant cinq minutes, elle revint disant qu'elle n'avait pas retrouvé la statuette. Et elle demanda :

—Est-ce que quelqu'un d'entre vous ne l'aurait pas prise ?

—Comment, tu ne l'as pas trouvée ? interrogea sa mère.

—Non. Je suis certaine de l'avoir placée sous mes oreillers.

—Quand cela ?

—Il y a bien deux semaines.

—On a changé les oreillers deux fois depuis ce temps-là. Ne serait-elle pas tombée par terre ?

—Je vais chercher encore, dit Eugénie en reprenant la direction de sa chambre.

Cette fois tous la suivirent. On chercha, on fouilla, on bouleversa tout, mais la Vierge d'Ivoire demeura introuvable partout.....car durant une heure on avait cherché par toute la maison.

Alors Amable et Eugénie étaient descendus pour annoncer à Philippe que la Vierge d'Ivoire était perdue.

Le jeune homme pâlit davantage et chancela.

Sans savoir, il eut une parole de colère et de reproche en regardant Eugénie :

—Vous auriez bien dû la mettre ailleurs que sous des oreillers !

—Je pensais bien faire, balbutia Eugénie en rougissant.

—C'est insensé. Ces objets-là, on les met dans un coffret, dans une.....enfin, on ne les laisse pas traîner comme des jouets d'enfant.

Et sans dire bonne nuit, rageur, la démarche brusque, il s'en alla en faisant claquer la porte sur ses talons.

Le bossu et sa fille se regardèrent consternés.

Dès le lendemain matin Philippe demanda une entrevue à M. Roussel.

Le négociant avait la mine abattue, toute cette nuit-là, il l'avait passée au chevet de sa fille mourante.

Il accueillit Philippe avec un sourire découragé.

—Que désirez-vous, mon ami ?

—Monsieur, j'ai lu hier dans un journal que vous y avez fait imprimer pour un objet que vous avez perdu.

M. Roussel bondit.

—Hein ! vous savez ce qu'est devenue la Vierge d'Ivoire de ma fille ? Le négociant tremblait et sa bonne figure s'était vivement empourprée.

—Votre fille ! bégaya Philippe très surpris.

—Eh bien, oui, elle se meurt.....Elle ne cesse de me demander sa Vierge d'Ivoire !

Alors Philippe lui raconta l'histoire de la petite statuette. Mais quand il eut dit comment elle avait été perdue de nouveau, le négociant se laissa tomber sur un siège plus découragé encore et en murmurant :

—Pauvre Lysiane !

Devant la douleur de cet homme, Philippe sentit sa gorge se crispier. Il se pencha vers le malheureux père et dit d'une voix tremblante d'émotion et de chagrin :

—Monsieur Roussel, c'est ma faute. Oh ! si j'avais su !..... Mais comment pouvais-je savoir ? Tenez, voulez-vous me donner un congé ?

—Un congé, pourquoi ?

—Je veux chercher votre Vierge d'Ivoire, je veux la retrouver ! prononça le jeune homme avec un accent de belle énergie.

—Comment, mon ami, pourrez-vous la retrouver ? sourit avec doute M. Roussel.

—Je vais chercher et j'ai confiance, voilà tout !

—Si vous le voulez, c'est bien. Votre salaire ne sera pas suspendu.

—Pardon, monsieur Roussel, je ne veux pas recevoir d'argent que je n'aurai pas gagné ; ensuite, si je ne retrouve pas la statuette qui se trouve perdue par ma faute, je ne reviendrai pas reprendre ma place ici.

Le négociant se leva, mit une main sur l'épaule du jeune homme et prononça gravement :

—Mon garçon, retournez à votre travail, je vous refuse ce congé. Je ne compterai que sur Dieu pour me faire retrouver la Vierge d'Ivoire dans ma fille.

Philippe ne voulut pas résister, sachant de quelle autorité était trempé le caractère du négociant et sachant aussi que sa volonté ne devait jamais être contrecarrée. Mais de ce moment il se sentit très malheureux, et cette obsession s'empara de sa pensée :

—Que peut-être devenue la Vierge d'Ivoire ?.....

VIII

LA TROUVAILLE D'HORTENSE

La petite blanchisseuse, Hortense Deschênes, travaillait dans une buanderie de la rue Craig, et depuis le jour où Philippe était venu habiter Place Jacques-Cartier, elle avait fait route avec le jeune homme tous les matins par la rue Notre-Dame jusqu'à la côte Saint-Lambert. Maintenant, depuis que Philippe était parti pour la Place Viger, la jeune fille allait à sa besogne quotidienne seule et moins gaie. Mais, à la fin, comme toutes les amours, les siennes s'étaient peu à peu calmées ; et n'ayant pas revu Philippe Danjou, Hortense avait fini par oublier presque le jeune homme. D'ailleurs, depuis une couple de semaines, un

autre jeune homme faisait chanter son cœur.

C'était un beau grand garçon blond, bien mis et l'air très poli. Ce garçon, tous les jours, croisait Hortense dans la Côte St-Lambert : elle descendait vers la rue Craig, lui montait vers la rue Saint-Jacques.

Une fois, sans trop le faire exprès—parce que leurs regards s'étaient rencontrés—la jeune fille avait souri au beau garçon blond. Lui, avait courtoisement salué la jolie brunette. Et depuis ce matin-là — un matin du mois de novembre dernier—lui avait toujours salué Hortense, et elle avait toujours souri. Plus que cela : la blanchisseuse avait même fait des dépenses pour mieux attirer les regards du beau jeune homme. Puis un jour ce jeune homme ne s'était plus trouvé sur son chemin, Hortense n'avait pas revu le gentil inconnu, et cela c'était en ce mois de décembre où nous sommes. La jeune fille avait été très peinée, et l'image du jeune homme était demeurée gravée dans sa pensée.

Un jour, ou mieux à la fin d'un après-midi, au moment où l'on faisait le nettoyage de la pièce dans laquelle Hortense travaillait avec une camarade, tout en balayant, la première aperçut sous une table, collé le long du mur, un petit objet blanc.

Elle dit à sa compagne près d'elle :

—Il y a plusieurs jours que je vois cet objet-là, et je me figure que c'est un petit bout de linge quelconque. Je le laisse parce que je ne peux l'attirer avec le balai. Cette fois, je suis trop curieuse de savoir ce que c'est, car il ne m'a plus l'air d'un linge.

Sitôt dit, elle se glissa sous la table et d'une main rapide saisit le petit objet.

En se relevant elle fit entendre une exclamation de surprise.

—Tiens, Jeanne, vois donc ça, c'est une statuette de la Vierge !

—Mais oui, c'est vrai. Comment s'est-elle trouvée là ?

—Elle aura été égarée dans un panier à linge et elle sera tombée là.

—C'est en ivoire, cela ?

—Oui, c'est une petite Vierge d'Ivoire ; ça doit être rare !

—Il n'est pas facile de le savoir, il y en a entre ici des centaines de paniers. Et comme c'est moi qui l'ai trouvée, je la garde. Qui sait ? ça pourrait peut-être me porter bonheur !

—C'est vrai, se mit à rire l'autre jeune fille, tu vas te promener aux Etats-Unis et tu pourrais bien y faire une belle rencontre !

Hortense joignit son rire à celui de sa compagne, et toutes deux poursuivirent leur besogne.

Quelques jours après Hortense Deschênes partait pour Burlington, dans l'Etat du Vermont, où elle allait passer quinze jours de vacances. Elle avait dans cette ville américaine une amie dont elle avait été la compagne de travail à cette même buanderie de la rue Craig. Mais Hortense—oh ! elle ne l'avait pas dit—n'allait pas à Burlington uniquement pour le plaisir de se promener, non. Son amie lui avait écrit qu'à Burlington il y avait beaucoup de travail et que ça payait bien mieux qu'à Montréal. Elle avait en même temps suggéré à Hortense l'idée de venir se choisir une place, lui affirmant qu'elle pourrait facilement gagner vingt piastres par semaine. C'était tentatif, et Hortense, qui ne gagnait que dix dollars à la buanderie, décida de suivre le conseil de son amie.

Elle partit donc dans les huit jours qui précéderent la fête de Noël.

A Burlington, malheureusement, Hortense ne réussit pas à trouver un emploi de suite, et l'on ne pouvait rien lui promettre avant le milieu de janvier. C'était un mois d'attente, et sans certitude encore ! Qu'importe ! Hortense décida d'attendre, elle avait assez d'argent pour vivre en attendant ce milieu de janvier, d'autant mieux que son amie lui offrit de partager son lit. Tout était donc pour le mieux.

La veille de Noël, dans l'après-midi, Hortense se rendit sur la grande rue commerciale de la ville avec le dessein d'acheter quelques menus cadeaux de Noël. Elle faillit perdre connaissance en se voyant tout à coup accostée par un beau jeune homme qui lui dit avec une grande politesse :

—Je vous demande pardon, mademoiselle, de vous aborder ainsi ; mais je vous ai trop vue à Montréal pour passer avec indifférence à vos côtés. Ne me reconnaissez-vous pas également ?

—Certainement, monsieur.

—Vous avez donc quitté Montréal ?

—Non pour toujours, je suis en promenade à Burlington.

—Vraiment, mademoiselle.....

—Hortense Deschênes, compléta la jeune fille.

—Mademoiselle, je m'appelle Fernand Drolet.

—Vous habitez Burlington maintenant ?

—Non.....comme vous je suis en promenade. J'ai ici un oncle, un frère de mon père.

Et par un commun accord les deux jeunes gens s'étaient mis à marcher bras dessus, bras dessous, et tous deux causaient gaiement comme de vieux amis. Ils ne se séparèrent que sur la fin du jour, promettant de se revoir tous deux.

Ils se revirent si bien que, quinze jours plus tard, Hortense et Fernand étaient follement épris l'un de l'autre.

Mais était-il possible que Fernand Drolet eût déjà oublié celle qu'il avait tant aimée, c'est-à-dire Lysiane ?

Eh bien, oui ! Fernand, ayant perdu tout espoir, ne conservait plus qu'un vague souvenir de celle qu'il mettait au rang des trépassés. Et son souvenir s'était d'autant plus détaché de Lysiane, que son père lui avait écrit ces lignes :

“Tu peux revenir à Montréal. La fille de M. Roussel n'est pas morte encore, mais c'est tout comme, tu n'as plus d'espoir à conserver. Je te conseille donc, pour mieux éteindre ta douleur, de chercher une autre jeune fille qui t'aidera à oublier celle qui n'appartient plus à ce monde, et qui sera peut-être dans l'autre, quand cette lettre te parviendra. Tu ne peux pas vivre ainsi toujours, et l'heure a sonné pour toi de songer à te créer un foyer. Reviens donc !

Il faut dire que si le père de Fernand donnait au jeune homme de tels

—Je serais curieuse de savoir qui l'a perdue.

conseils, c'est parce qu'il croyait sincèrement que Lysiane allait mourir, et aussi parce qu'il redoutait que le découragement ne portât son fils aux folies de jeunesse et aux désordres. Selon lui, seul un autre amour pouvait tout sauver.

Il avait peut-être raison, car sous l'empire de son désespoir, il était à craindre que Fernand, jeune, bouillant, d'un sang vigoureux et ardent, ne se laissât aller à la dérive et de là sur la pente des plaisirs dangereux. Cette lettre de son père était peut-être venue au bon moment, elle avait été pour le jeune homme un baume et un soulagement.

Il s'était dit aussitôt :

C'est vrai, cette pauvre Lysiane n'est plus de ce monde, et mon père a raison : je dois songer à m'établir.

Et son oncle avait exprimé les mêmes sentiments.

Ce fut sur ces entrefaites que Fernand rencontra Hortense à Burlington, et cette fille, jolie, de bonne mine, qu'il connaissait déjà de vue, plut à son imagination. Les amours avaient marché très vite, si vite que, au 15 janvier, Fernand promettait d'épouser Hortense à Pâques.

Ce fut pour tous deux, dès lors, le bonheur.

Et Hortense se disait avec une joie trépidante :

—C'est peut-être ma Vierge d'Ivoire qui m'a porté cette chance-là, et je me rappelle que Jeanne me l'avait dit. Ma foi, tant mieux, je l'embrasse !

De sa sacoche elle avait aussitôt tiré la statuette et l'avait pressée sur ses lèvres avec amour et respect.

Alors elle avait écrit à son amie à Montréal qu'elle retournait reprendre son poste sur la rue Craig en attendant qu'elle devint la femme de Fernand Drolet. Et elle avait terminé sa lettre par ces mots :

—Oui, ma chère Jeanne, tu as dit bien vrai, cette fois-là, en me disant que cette statuette d'ivoire me porterait peut-être bonheur. Tu ne peux pas te figurer comme je suis heureuse.....si heureuse qu'il me semble souvent que c'est un beau rêve que je fais seulement !.....

IX

LA VIERGE MOURANTE

Le bonheur ne frappe pas à toutes les portes : c'est un passant d'humeur bizarre.

Parfois aussi, il frappe, entre, puis s'en va. Et l'on pourrait dire que c'est presque toujours ainsi. Le bonheur, tout comme la fortune, est capricieux et inconstant !

Un jour, d'un misérable il avait fait un bienheureux : Philippe Danjou. Puis il avait apporté la joie dans la maison du restaurateur, Amable Beaudoin. Pendant de nombreuses années il avait habité au foyer de M. Roussel. Or, un jour, il avait déserté Philippe tout à coup en le mettant dans l'impuissance de soulager la douleur de son patron. Oui, depuis que Philippe n'avait pu rendre à M. Roussel la Vierge d'Ivoire qu'il avait trouvée et donnée à Amable Beaudoin le jeune homme était malheureux.....très malheureux. Il avait abandonné le restaurant de la rue Notre-Dame et, sans le vouloir, il avait fait une misérable : Eugénie qui ne se consolait plus ! Et Eugénie étant malheureuse, toute la famille tombait sous le coup de sa souffrance.

Le lendemain de ce soir où Philippe avait couru chez Amable Beaudoin pour lui redemander la Vierge d'Ivoire, le jeune homme avait demandé à sa maîtresse de pension de la Place Viger de lui fournir les vivres. La bonne femme, qui estimait Philippe, ne l'avait pas refusé, et pour cela représentait un revenu supplémentaire. Du reste, elle avait longtemps demandé au jeune homme de prendre ses repas chez elle. Mais elle ignorait que Philippe préférerait manger chez Amable Beaudoin par reconnaissance pour ce dernier et par amitié pour Eugénie.

Mais cette amitié s'était tout à coup effacée lorsque la jeune fille avait annoncé à Philippe la perte de la statuette d'ivoire, et Philippe gardait à la jeune fille une rancune pour la négligence qu'elle avait montrée en ne mettant pas en lieu sûr la statuette. Il lui en voulait énormément encore, à ce point qu'il finissait par la haïr.

Il n'avait donc plus reparu au restaurant de la rue Notre-Dame, et il avait tout fait pour éviter une rencontre avec Eugénie. Il s'abstenait d'aller à l'église Notre-Dame par crainte d'y rencontrer la fille du bossu. A présent c'était à l'église Saint-Jacques qu'il allait entendre la messe le dimanche. Cette église était également celle de son patron, M. Roussel.

Celui-ci, un dimanche, ayant aperçu Philippe à la sortie de la messe, l'avait pris à l'écart et lui avait dit :

— Venez faire un tour chez moi. Je vous invite à diner aujourd'hui. Ma femme désire vous connaître et ma fille aussi. Depuis que je lui ai dit que vous avez trouvé sa Vierge d'Ivoire, elle veut vous voir. Oh ! elle est bien malade, et je sais que ce ne sera guère plaisant pour vous de vous trouver en compagnie d'une agonisante et d'un père et d'une mère désespérés ; mais je pense que votre présence nous fera du bien, venez !

Philippe avait suivi son patron.

Et il avait vu la moribonde.

Son coeur s'était fendu.

Quand la jeune fille lui avait tendu sa main fine et décharnée, Philippe l'avait à peine serrée comme s'il eût craint de briser cette chose si délicate et si fragile ; mais il s'était agenouillé et, sans savoir ce qu'il faisait, il avait baisé pieusement cette main. La malade avait souri en murmurant comme toujours :

— Je voudrais bien avoir ma Vierge d'Ivoire !

— Vous l'aurez un jour, dit Philippe. Dieu finira par vous entendre, Mademoiselle !

— Monsieur Danjou, balbutia la jeune fille, venez me voir souvent ! Celui que j'aimais est parti.....venez prendre sa place ! Il me semble, depuis que vous êtes là, que votre jeunesse fait revivre la mienne !

Philippe avait rougi très fort. Il connaissait toute l'histoire de Fernand, son ami, et il n'ignorait pas que le jeune homme, frappé par un désespoir curieux, était parti pour une destination inconnue. Et en lui-même il pensait que la maladie de cette jeune fille s'aggravait peut-être du départ ou mieux de la fui-

te de celui qu'elle aimait ou qu'elle avait aimé.

Et les paroles que venait de lui dire Lysiane l'avaient fait frémir et rougir. Pour la première fois Philippe venait de sentir son coeur tressaillir de joie inconnue et mystérieuse. Une immense sympathie, pour ne pas dire plus, venait de pénétrer son âme tout entière, et un attrait puissant, presque irrésistible, paraissait l'attacher près de cette couche sur laquelle gisait une mourante. Mais cette mourante venait d'exercer sur lui un charme prodigieux. Et ce n'était pourtant qu'une petite chose, presque inerte, qui au moindre souffle pouvait tomber en poussière !

Qu'importe ! De même que Philippe n'avait pas été maître du mouvement de pitié qui l'avait agité à la vue de la malade, de même il ne pouvait repousser le sentiment nouveau qui, dans son coeur, faisait place à la pitié.

Car Philippe avait conservé le souvenir de cette vision intérieure qu'il avait eu sur la Place Jacques-Cartier, le soir où il avait quitté son ancienne pension et Hortense Deschênes. Cette vision d'une jeune fille blonde, à l'air maladif, était demeurée une image ineffaçable dans son esprit et dans son coeur. Et cette image, il venait de la revoir.....il la voyait là, vivante sous ses yeux—oh ! si peu vivante !—mais vivante, réelle quand même !... Et c'était la même image blonde, pâle, souffrante.....là, sur ce lit ! Quelle étrange aventure !

Philippe avait donc promis à Lysiane de revenir, et il était revenu souvent depuis ce dimanche. Et à présent il en était rendu à se dire que si Lysiane mourait, son coeur à lui ne pourrait pas survivre !

Comprend-on qu'il était devenu très malheureux ? Il vivait entre l'espoir et l'épouvante !

Et quand il entendait Lysiane murmurer avec insistance :

— Je voudrais bien avoir ma Vierge d'Ivoire.....

Alors Philippe était saisi de rage violente, et malgré lui une malédiction s'envolait de sa pensée vers ceux ou celui qui gardait en sa possession la statuette en dépit des avis réimprimés chaque jour

dans les journaux.

—Quoi ! à la fin cette statuette serait-elle perdue pour tout de bon ? se demandait Philippe avec horreur.

Un soir, vers les dix heures qu'il revenait de la rue Sainte-Famille et gagnait son appartement, il s'entendit interpeller par une voix féminine qui ne lui semblait pas tout à fait inconnue.

Il s'arrêta, surpris et regarda la jeune personne qui était devant lui. Il la reconnut.

—Ah ! mademoiselle Jeanne ! Dites-moi comment va votre amie, Hortense ?

Philippe avait connu cette Jeanne au temps où il domiciliait à la pension de la Place Jacques-Cartier. C'était l'amie intime d'Hortense, sa compagne de travail, et cette jeune fille venait souvent à la Place Jacques-Cartier. Naturellement Hortense avait présenté l'ouvrière à Philippe.

—Hortense ? répliqua la jeune fille. Vous ne savez donc pas qu'elle va se marier à Pâques ?

—Non, je ne sais pas. Je ne l'ai pas revue depuis.....

—Ah ! c'est vrai, depuis que vous êtes parti de la Place Jacques-Cartier ?

—Oui.

—Eh bien ! il y a du nouveau.

—Elle n'est donc plus sur la Place Jacques-Cartier ?

—Elle y a conservé sa chambre. Mais en ce moment elle est à Burlington.

—A Burlington ?

—Oui. Mais elle va revenir la semaine prochaine.

—Mais avec qui se marie-t-elle ?

—Fernand Drolet.

—Hein ! Fernand Drolet ?

—Vous le connaissez ?

—Si je le connais.....c'est un de mes amis !

—Tiens ! comme ça se trouve !

—Mais dites-moi comment la chose s'est faite ?

—Ma foi, je n'en sais guère plus que vous. Hortense m'a écrit qu'elle se mariait à Pâques avec ce Fernand Drolet, voilà tout. Seulement, je sais qu'elle avait connu un peu ce jeune homme à Montréal, puis le hasard les a placés sur

le même chemin à Burlington. Si vous voulez lire la lettre d'Hortense, ajouta la jeune fille en tirant une enveloppe de sa sacoche qu'elle tendit à Philippe.

—Il n'y a pas de secret ? demanda le jeune homme en hésitant à prendre la lettre.

—Pas le moindre. D'ailleurs vous connaissez Hortense.....c'est du badinage tout le long.

Philippe lut la lettre. Tout à coup il s'écria :

—Hein ! est-ce possible qu'elle ait trouvé la Vierge d'Ivoire ?

—La Vierge d'Ivoire ! fit Jeanne interdite.

Tous deux se regardèrent avec surprise.

—Oui, dit Philippe la voix et les mains tremblantes, la Vierge d'Ivoire. C'est une petite statuette qu'on a perdue. Je l'avais trouvée moi-même sur la Place d'Armes, puis je l'ai donnée à un restaurateur de la rue Notre-Dame.

—Ce n'est pas le bossu que vous voulez dire ?

Lui-même.

—Et bien ! je comprend comment il se fait qu'Hortense ait trouvée la statuette. Le bossu fait laver son linge chez nous, et je comprends que la statuette se sera trouvée égarée parmi des pièces de lingerie quelconque et qu'elle serait tombée.

Et elle raconta à Philippe tous les détails de la trouvaille d'Hortense à la buanderie.

Philippe chancelait de joie folle : enfin la Vierge d'Ivoire était retrouvée !

—Et vous pensez qu'Hortense possède encore cette statuette ? demanda-t-il avec inquiétude.

—Je le pense, oui.

Philippe à son tour dit à l'ouvrière l'histoire de la statuette, et termina en disant comment, celle qui l'avait perdue, se mourait de chagrin.

—Eh bien ! mademoiselle Jeanne, je pars de suite pour Burlington. Voulez-vous me donner l'adresse d'Hortense ?

—Elle est là sur la lettre. Mais je ne vous conseille pas de faire ce voyage, attendu qu'Hortense sera revenue dans quelques jours.

—Vous avez peut-être raison.

Philippe souhaita bonne chance à cette amie d'Hortense et, presque fou, il rebroussa chemin et se dirigea à grande allure vers la demeure de son patron pour l'informer de l'excellente nouvelle.

X

L'IRREDUCTIBLE HORTENSE

Hortense Deschênes était revenue à Montréal le 16 janvier.

Le soir même de ce jour Philippe se rendit en toute hâte sur la Place Jacques-Cartier.

Il trouva Hortense très gaie.....si gaie qu'elle lui sauta au cou en criant :

—Un revenant ! Eh bien ! c'est le premier que je vois en ma vie, je l'embrasse !

Elle paraissait folle de joie.

—Tu sais, Philippe, je me marie !

Elle le tutoyait comme un frère.

—Oui, je sais, et je te félicite. Mais je suis venu pour autre chose, Hortense, que pour t'apporter mes félicitations et t'offrir mes vœux de bonheur.

—Ça m'est égal pour quoi tu es venu. Je gage que tu ne connais pas mon futur mari ?

—Si j'accepte le pari, tu vas perdre : c'est Fernand Drolet.

Hortense regarda le jeune homme avec surprise et dit :

—Je vois que tu as fait la rencontre de Jeanne Dumais.

—C'est vrai. Mais Fernand te dira lui-même que lui et moi nous sommes de vieux amis.

—Vrai ? vrai ? tu ne veux pas blaguer ?

—Quand je te le dis !

—Mais comment se fait-il qu'il ne m'ait pas parlé de toi ?

—Et toi-même, lui as-tu parlé de moi ?

—Non.

—Eh bien ! dans le feu de votre amour vous avez oublié vos amis, même les meilleurs. Que veux-tu, Hortense ? c'est ce qu'on appelle l'égoïsme humain, une tare ineffaçable dans notre nature. Mais je reviens à ce qui m'amène, car je suis pressé.

—Oui, tu as l'air à ça. Que veux-tu ?

—Je viens te demander si tu as encore la petite statuette d'ivoire que tu as trouvée à la buanderie ?

Hortense regarda Philippe avec étonnement.

—Est-ce qu'elle t'appartient par hasard ?

—Es-tu bien certain de ça ? demanda Hortense, défiante.

—Veux-tu savoir autre chose, Hortense ?

—Dis, pour voir !

—Cette statuette, je l'avais déjà eue en ma possession, et je l'ai perdue.

—Alors, c'était à toi.

—Non.....comme toi je l'avais trouvée.

—Tu ne me dis pas !

—Je te l'affirme.

—Mais qui l'avait donc perdu d'abord ?

—Lis cela !

Philippe lui tendit une découpure de journal.

Hortense lut lentement l'avis que M. Roussel avait fait insérer dans les journaux. Puis elle esquissa une moue dédaigneuse et demanda en rendant le bout de papier à Philippe :

—Tu connais ces gens-là ?

—C'est mon patron.

—Ah bien ! ne m'en colle pas, hein !

—Je te jure.....

—Et cette statuette, c'était à lui ?

—Non ! c'était à sa fille.

—Ah ! il a une fille ?

—C'est tout comme.....c'était à sa fille.

—Oui.....et elle est bien malade.

—Tiens ! Est-elle jolie ?

—Peut-être.....

---Peut-être ?

—C'est une moribonde.....elle se meurt. Elle demande sans cesse sa Vierge d'Ivoire. Donne-moi la statuette, Hortense.

La jeune fille avait perdu son sourire, et ses sourcils contractés se rapprochaient pendant qu'elle paraissait réfléchir. Au bout d'un moment elle demanda :

—Sais-tu une chose, Philippe ?

—Allons, parle, mais dépêche-toi !

Déjà Philippe s'impatientait. Oh ! c'est qu'il lui tardait de courir chez M. Roussel avec la petite Vierge d'Ivoire.

— Cette statuette m'a porté bonne chance, et si je la donne, cela me portera peut-être malheur. Philippe, je la garde !

— Hortense, tu es folle !

— Non. Je la garde, elle est à moi maintenant !

— Mais c'est un vol !

— Je l'ai trouvée !

— Qu'importe !

— Un objet trouvé n'est pas un objet volé !

— Non, peut-être..... quand on ne sait pas qui en est le propriétaire. Mais là, Hortense, tu le sais, tu connais le propriétaire !

Ça ne fait rien, je garde la statuette !

Une secousse de colère violente fit trembler Philippe. L'obstination de la jeune fille faisait bouillonner son sang. Il essaya de raisonner Hortense.

— Hortense, si tu gardes cette statuette quand tu sais à qui elle appartient, tu commets une bien vilaine action. Cette action est presque un crime, quand la perte de cet objet peut faire mourir une jeune fille que ses parents aiment beaucoup. Car elle mourra, cette jeune fille, à moins que sa Vierge d'Ivoire ne lui soit rendue. Elle ne cesse de la demander. Ah ! si tu l'entendais, une fois seulement, lorsqu'elle murmure avec son sourire livide et désespéré : "Je voudrais bien avoir ma Vierge d'Ivoire !" Hortense, rends-moi la statuette ! supplia Philippe.

— Non..... je la garde !

— Oh ! Hortense ! Hortense ! es-tu si méchante ?

— Tu sais bien, Philippe, que je ne suis pas méchante. Tiens ! je vais faire un marché avec toi.

— Dis !

— Quand je serai mariée, je te la rendrai !

— Quand tu seras mariée ?

— Je me marie à Pâques.

— A Pâques ! Mais, malheureuse, ta fille de M. Roussel a le temps de mourir cent fois !

— Elle ne mourra pas, Philippe. Je veux me marier.

— Prends garde, Hortense, que ton entêtement ne te porte malchance !

— Je te la rendrai à Pâques, Philippe.

— Eh bien ! non. Moi, je la veux de suite !

Cette fois la figure de Philippe était menaçante.

— Tu vas me la prendre de force ? se mit à rire la jeune fille.

— S'il le faut, oui.

— J'aimerais voir ça !

— Tu vas le voir, Hortense. Donne-moi la statuette !

— Non !

— Tu me la donneras !

Philippe brusquement saisit les deux mains d'Hortense.

— Oh ! par exemple, ne fais pas le vilain comme ça !

— Donne-moi la statuette, Hortense !

Philippe rugissait et serrait les deux mains à les briser.

— Donne la statuette !

— Tu me fais mal, Philippe !

— Jamais !

— Donne !

— Lâche-moi !

Avec une vigueur insoupçonnée Hortense dégagea ses mains prisonnières dans celles de Philippe et repoussa rudement le jeune homme.

Lui jeta un hurlement de rage, fit un bond vers la jeune fille et lui saisit la gorge qu'il se mit à serrer fortement.

— Ah ! veux-tu m'assassiner, Philippe ? râla Hortense que la frayeur tuait à demi.

— La Vierge d'Ivoire, vite ! commanda Philippe dont le visage était éffrayant à voir.

— Au secours ! cria Hortense.

— Tais-toi, misérable, et obéis !

— Laisse-moi ! A l'aide ! à l'aide.

— La statuette ! vociféra Philippe.

— Au secours ! On me tue !

Dans la maison un bruit de pas et de voix se fit entendre.

Mais Philippe ne percevait rien.

— Hortense, si tu ne me rends pas la Vierge d'Ivoire, je vais te tuer !

La jeune fille avait fermé les yeux et demeurait inerte et livide. Sans le vouloir Philippe Danjou avait serré plus fort qu'il n'était nécessaire.

Tout à coup il tressaillit violemment. La porte de la chambre de la jeune fille venait d'être ouverte avec fracas, puis trois hommes robustes se jetaient sur Philippe, lui faisaient lâcher prise et le maintenaient solidement.

Hortense venait de rouler sur le tapis de sa chambre où elle demeurait inanimée.

Alors de toutes parts des cris retentirent.

Des femmes, des hommes, des enfants criaient par les fenêtres, par les portes ouvertes de la maison :

—Au meurtre ! A l'assassin !

Philippe, aux mains des trois gailards qui le maintenaient, se débattait et hurlait.

Mais les trois hommes ne lâchaient pas.

Des agents de police survinrent peu après et s'emparèrent de Philippe.

Pendant ce temps la maitresse de pension, assistée de quelques femmes du voisinage, essayait de ranimer Hortense qui n'était qu'évanouie.

Pour plus de sûreté on appela un médecin.

Mais avant que l'homme de science n'arrivât, les policiers emmenaient Philippe à l'Hôtel-de-Ville.

Le jeune homme eut beau protester, rien n'y fit. On l'emmena menottes aux mains.

XI

LE MIRACLE DE LA VIERGE D'IVOIRE

Cette affaire avait causé un émoi formidable dans le quartier. On disait qu'un bandit avait tenté d'assassiner une jeune fille.

Cela n'avait été en effet qu'une tentative, puisque Hortense, comme elle l'avait avouée plus tard, avait été terrassée par la peur plutôt que par le mal.

Quand elle eut repris sa connaissance, elle trouva devant elle les policiers qui, après avoir mis Philippe sous verrous, étaient revenus auprès de la jeune

fille pour avoir sa déposition. Elle sourit et leur dit :

—Vous n'allez pas le garder prisonnier, j'imagine ?

—Mais il a voulu vous assassiner !

—Mais non, vous êtes fous ! Je l'ai fait fâcher, et je me suis évanouie de peur. Il ne m'a pas même fait mal. C'est mon grand ami, demandez à madame Larose.

Madame Larose était la maitresse de pension.

Celle-ci confirma les paroles de la jeune fille, ajoutant que le jeune homme avait été longtemps son pensionnaire et qu'il avait toujours été le meilleur garçon du monde.

—Aussi, conclut-elle, ça m'a bien étonnée de le voir serrer le cou de madame Hortense.

Alors on voulut savoir comment la chose était arrivée, mais la jeune fille refusa de parler.

Les policiers s'en allèrent. Mais cela n'avait pas arrêté les langues, et cela n'avait pas fait remettre Philippe en liberté.

Le lendemain, les deux policiers logèrent contre le jeune homme une accusation d'assaut sur une jeune fille honnête, et l'accusé fut mis en présence d'un magistrat.

Comme les dépositions des agents de police faisaient voir l'affaire sous un jour énormément grave, le magistrat décida d'envoyer Philippe devant une cour criminelle et de mettre le jeune homme en prison en attendant.

En entendant cette décision du juge, Hortense, qui avait vainement demandé la liberté de Philippe, éclata en sanglots et s'enfuit en pleurant.

Et Philippe, étonné, ahuri, ne parvenant pas à se rappeler comment toute cette histoire avait commencé et fini, commençait à se demander avec angoisse comment les choses allaient tourner pour lui. Or, pendant qu'il attendait la voiture cellulaire qui allait le conduire à la prison commune avec d'autres malheureux, un avocat vint lui offrir ses services.

A force de creuser ses souvenirs embrouillés, le jeune homme était parvenu à reconstituer la scène de la veille

dont il confia tous les détails à l'homme de loi. Il termina son récit en demandant à l'avocat d'aller immédiatement conférer avec M. Roussel.

Le brave négociant faillit se trouver mal en apprenant cette fâcheuse nouvelle : Philippe Danjou en prison !

Il accompagna immédiatement l'avocat au Palais de Justice où il lui fut permis de voir Philippe.

—Vous ici, mon ami ! s'écria M. Roussel dont les traits étaient livides.

Philippe sourit tristement et répondit :

—Oui, monsieur Roussel, et je vous assure que je ne l'ai pas fait exprès.

—Rapportez-moi les détails de l'accident, et si je peux user de mon influence auprès du magistrat, je m'empresserai de le faire avant qu'on ne vous emmène à la prison.

Philippe obéit.

En entendant le jeune homme avouer qu'Hortense était en possession de la Vierge d'Ivoire, M. Roussel s'écria avec une joie mal contenue :

—Ah ! c'est cette jeune fille qui a la Vierge d'Ivoire !

—Mais vous comprenez aussi, par ce qui est arrivé, qu'il n'est pas aisé de faire rendre la statuette à cette jeune fille, dont l'entêtement demeure un mystère pour moi.

—Oh ! je la lui ferai bien rendre moi, dit M. Roussel, je saurai bien lui faire entendre raison. Mais pour le moment il s'agit de votre personne.

—Ne voyez-vous pas, monsieur, qu'il n'y a dans cette affaire aucun crime, et ne pensez-vous pas qu'il serait possible de faire revenir le magistrat sur sa décision ?

—Je le pense, monsieur Roussel. Venez avec moi, je vais tâcher d'avoir une audience immédiate du magistrat.

Le négociant connaissait ce magistrat. Il expliqua toute l'affaire de la Vierge d'Ivoire, exprimant son désespoir en face de la mystérieuse maladie dont sa fille se mourait, et disant pourquoi Philippe Danjou, qui voulait sauver Lyriane d'une mort prématurée, s'était mis en colère contre cette Hortense qui refusait de rendre la statuette.

—Faites arrêter cette fille, dit le

magistrat, cela la décidera peut-être à s'exécuter.

—Non, monsieur le juge, répondit énergiquement M. Roussel, à qui il eût répugné de faire jeter une honnête fille au milieu du troupeau des femmes perdues de vices. Non, répéta-t-il, mais je vous demande de libérer Philippe Danjou, ensuite je verrai cette Hortense et je saurai bien lui faire rendre la statuette à ma fille.

Le magistrat, homme intelligent et de vues larges, signa de suite l'élargissement de Philippe.

Le jeune homme pleura de joie.

—Merci, monsieur Roussel, dit-il, jamais je n'oublierai ce bienfait de votre part !

—Mon ami, les moments sont précieux : allons chez votre ancienne amie, Hortense Deschênes !

—Allons ! répéta joyusement Philippe.

L'instant d'après, la jeune fille recevait ses visiteurs avec un large sourire.

De suite Philippe lui fit ses excuses.

—Mademoiselle, dit alors le négociant, monsieur Danjou vous a dit que ma fille malade demandait sans cesse sa Vierge d'Ivoire qu'elle a perdue un jour du mois d'octobre dernier. Vous n'avez pas voulu la remettre à ce jeune homme en qui vous n'aviez peut-être pas confiance ; mais à un malheureux père vous ne pourrez pas refuser, je pense.

—Cette Vierge d'Ivoire.....c'est un talisman, n'est-ce pas ? demanda Hortense, qui ne paraissait pas plus décidée de se rendre à la prière d'un père malheureux qu'aux supplications et aux violences de Philippe, le jour précédent.

—Je n'en sais rien, mademoiselle, répondit M. Roussel. Cette statuette avait été donnée à ma fille par la supérieure de son pensionnat, et elle y tenait beaucoup. Aujourd'hui, nous sommes portés à croire que c'est pour avoir perdu sa petite statue que ma fille est si malade.

—Pourquoi votre fille ne viendrait-elle pas la réclamer elle-même ? deman-

de Hortense avec son front barré d'un pli d'entêtement.

Le négociant la regarda avec surprise et frayeur.

—Venir elle-même s'écria-t-il. Mais Philippe ne vous a donc pas dit qu'elle est mourante..... qu'elle n'a pas même la force de sourire ?

—Oui, c'est vrai, Philippe m'a dit cela.

—Vous voyez bien.....

—Oui, oui. Eh ! bien ! je veux voir votre fille, monsieur.

—Vous voulez la voir !

—Oui. Conduisez-moi auprès d'elle.

Mais pourquoi ? fit le négociant avec un étonnement croissant.

—Parce que je veux la voir.

—Vous ne pensez donc pas que je vous dis la vérité ?

—Je pense que vous dites la vérité. mais moi, je veux voir votre fille. Et en même temps que ces paroles Hortense jeta un regard mystérieux à Philippe qui, croyant que, comme lui, M. Roussel allait se heurter au fol entêtement de la jeune, chancelait d'épouvante. Car à chaque minute passée il redoutait qu'on vint annoncer la mort de Lysiane.

M. Roussel, devant l'insistance étrange de l'ouvrière, consulta Philippe du regard.

—Soumettez-vous ! conseilla Philippe.

—Soit, dit M. Roussel. Allez, dit-il aussitôt au jeune homme, cherchez un fiacre et nous nous rendrons chez moi tous les trois.

Philippe obéit. Quelques minutes plus tard les trois personnages filaient vers la rue Sainte-Famille.

Quand ils pénétrèrent dans la chambre de Lysiane, ils trouvèrent Mme Roussel en pleurs et le docteur Rouleau au chevet de l'agonisante tenant une de ses mains.

Le négociant se précipita vers sa fille.

—Lysiane ! Lysiane ! gémit-il.

Le docteur l'arrêta.

—Monsieur, c'est fini.....deux ou trois minutes encore, et.....

—Ah ! non, non, cela ne se peut pas !

Et s'écrasant à deux genoux M. Roussel se mit à pleurer.

Tout doucement Hortense s'était approchée pour jeter par-dessus l'épaule du médecin un regard curieux sur la forme inerte de Lysiane. En voyant la rigidité de ce jeune corps—car Lysiane avait toutes les apparences d'une morte — Hortense blêmit et se recula effrayée.

Philippe, derrière elle, lui souffla à l'oreille ces paroles terribles :

—Hortense, tu l'as peut-être tuée !

La jeune fille chancela, en étouffant un sanglot. Puis, fébrilement, elle fouilla sa sacoche, en tira la statuette et, courant près de la malade, elle la lui mit dans la main, disant :

—Mademoiselle, tenez.....voici votre Vierge d'Ivoire !

Surpris, le docteur Rouleau s'était brusquement écarté, et tous alors purent assister à une scène très émouvante.

Hortense s'était agenouillée et retenait la main de la moribonde dans laquelle elle avait placé la statuette ; et la main inerte de la malade s'était crispée avec force sur la petite vierge, un sourire heureux s'était imprimé sur ses lèvres et un long soupir s'était exhalé de sa poitrine. Puis Lysiane avait relevé ses paupières, ses regards surpris se posaient avec joie et reconnaissance sur les personnes qui l'entouraient.

Elle vit Hortense qui, à genoux, pleurait : ses regards s'humectèrent d'attendrissement. Elle vit ensuite Philippe et lui sourit. Puis elle regarda son père et sa mère avec amour et murmura :

—Je suis contente !

Et soudain—était-ce donc encore un miracle ?—Lysiane—oui, Lysiane qui n'avait pas remué depuis deux mois—Lysiane se souleva à demi, presque sans difficulté, attira à elle la tête châtelaine d'Hortense et sur le front de l'ouvrière déposa un long baiser.

—Merci ! balbutia-t-elle dans un spasme joyeux.

Elle se renversa aussitôt, reprit sa posture d'avant, porta la statuette à ses lèvres sur lesquelles elle la tint longuement pressée, et parut s'endormir d'un sommeil paisible.

Alors le docteur constata que des rougeurs vives couraient sur le visage de

la malade. Il saisit vivement un poignet de la jeune fille et, avec le plus grand étonnement, découvrit que le pouls battait régulièrement.

—Monsieur Roussel, prononça-t-il d'une voix troublée par l'émotion, je pense que votre fille va vivre encore !

Un frisson de joie immense secoua tous les personnages de cette scène presque sublime.

XII

LE COUP DE MASSUE

A huit heures de là, Fernand Drolet se présentait à la pension d'Hortense. Il n'avait pas revu sa fiancée depuis le retour à Montréal.

Il la trouva très heureuse.

—Fernand, dit-elle de suite avec une petite pointe de taquinerie, tu m'as caché quelque chose de ta vie passée !

Le jeune homme regarda la jeune fille avec une surprise inquiète.

—Moi, dit-il en pâlisant un peu. Mais qu'ai-je donc pu te cacher de si grave, ma jolie ?

Il essaya de rire.

—Oh ! ne ris pas surtout ! gronda légèrement Hortense. C'est peut-être plus grave que tu ne penses.

—Eh bien, voyons !

—Ecoute. Tu ne m'as pas dit que tu avais été en amours avant de me connaître et de me fiancer ?

—Ah ! bon se mit à rire Fernand. Je suis donc un criminel à vos beaux yeux. Mais vous, enfant trop peu coquette, vous allez me dire et me jurer que vous n'avez jamais été amoureuse d'un autre que moi ?

—Non.....je ne jurerais pas.....

—Ah ! Ah ! riait toujours Fernand, c'est là que je vous y prends !

—Ah ! là, à la fin, avec tous tes vous tu m'agaces.

—N'importe ! je t'y prends bien !

—Moi.....ce n'était pas grave !

—Non ? Et moi donc ?

—Toi, Fernand, tu as aimé jusqu'à la folie.....du moins on me l'a affirmé. Et quand un jour, on a dit que celle que tu aimais allait mourir peut-être, tu t'es enfui ! Est-ce la vérité ?

Fernand Drolet devint livide et regarda avec des yeux égarés Hortense.

—Tu ne dis rien ? demanda celle-ci.

Fernand baissa la tête, rougit et balbutia :

—C'est la vérité Hortense. Mais je ne t'ai pas dit que mon père m'avait écrit à Burlington que je ne devais plus espérer, que cette jeune fille allait mourir, à moins qu'elle ne fut morte déjà à l'heure où il m'écrivait, et qu'il importait que je cherchasse ailleurs une autre compagne. Sur ces entrefaites, Hortense, je t'ai rencontrée.

—Tu ne sais donc pas que celle que tu pensais perdue, est maintenant sauvée ?

—Sauvée ! Fernand chancela.

—Oui, guérie.....par miracle !

—Lysiane, guérie !

—Vivante.....comme nous deux Fernand !

—Mais.....tu la connais donc ?

—C'est moi qui l'ai sauvée !

—Toi !

Fernand cette fois regarda Hortense comme l'on peut regarder une personne que l'on croit détraquée.

—Cela t'étonne hein ? Pourtant c'est simple, puisque je sais toute ton histoire avec cette Lysiane.

Puis Hortense, qui paraissait fort s'amuser des émotions diverses par lesquelles elle voyait passer son fiancé se mit à lui faire le récit de la Vierge D'Ivoire.

—Et tu es sûre, Hortense, que Lysiane est tout à fait guérie ?

—Je te dis que je l'ai sauvée !

—Ho !.....

En même temps que cette exclamation Fernand prit sa tête à deux mains, la serrant avec force comme si elle eût fait très mal et demeura ainsi, silencieux et sombre. Et, tout à coup, il saisit son chapeau et sortit précipitamment.

—Fernand ! Fernand ! cria Hortense saisie par un émoi indicible.

Fernand dégringolait l'escalier comme un fou.

—Fernand ! Fernand ! clama Hortense avec un sanglot dans la voix.

Elle s'élança sur les pas du jeune homme. Dehors, sur la place Jacques-Cartier, elle le vit sauter dans un fiacre qu'elle vit ensuite filer à toute allure.

Tant qu'elle put apercevoir le fiacre, la jeune fille demeura là, immobile, le sein palpitant, les yeux désorbités, indifférente aux passants qui la regardaient avec curiosité.

Tout à coup une voix de femme prononça tout près d'elle :

—Mamzelle Hortense, il est parti donc ?

Hortense frémit, pirouetta et se trouva face à face avec sa maitresse de pension.

—Oui, madame Larose, il est parti ! Oh ! ce que je vais être malheureuse !

Elle se mit à pleurer doucement et, soutenue de la brave femme, elle regagna sa chambre.

En montant dans le fiacre Fernand Drolet avait crié au cocher :

Rue Sainte-Famille.....et vite !

Le cocher ne se fit pas répéter cet ordre. Il fouetta vigoureusement son cheval et le lança au grand trot.

C'était le samedi, dans l'après-dîner.

La camériste de Mme Roussel vint ouvrir la porte à Fernand et l'introduisit dans le salon.

Sur le seuil de la porte le jeune homme s'arrêta brusquement. Un moment il parut tituber et ses mains cherchèrent un appui. Mais il se raidit aussitôt et ses regards, comme remplis de folie, passaient en revue les personnages qui se trouvaient réunis dans cette pièce.

Il aperçut d'abord M. Roussel et Philippe Danjou. Les deux hommes, un peu à l'écart, demeuraient debout et paraissaient causer avec animation. Naturellement à l'apparition de Fernand, tous deux demeurèrent muets de surprise.

Puis le regard de Fernand se posa sur une silhouette pâle, délicate et souriante, à demi étendue sur une chaise-longue : c'était Lysiane. Près de la jeune fille, Mme Roussel demeurait assise.

Devant ces quatre personnages muets et qui le regardaient comme avec stupeur, Fernand demeurait bouche bée, chancelant, excessivement pâle, n'osant ni avancer ni reculer.

—Approchez donc ! commanda tout à coup une voix douce bien connue.

Oui.....il reconnaissait cette voix qui lui avait été si chère un jour.....la voix de Lysiane ! Mais n'était-ce pas une voix d'outre-tombe plutôt ? Ou bien n'était-il pas la proie de quelque terrible cauchemar ?

Il bégaya ces paroles :

—Ah ! vous n'êtes pas morte !

—Non, comme vous voyez. Mais je suis encore un peu faible ; cependant je pense que dans huit jours je serai tout à fait sur pied.

Fernand la regarda encore !

Non.....jamais il ne l'avait vu aussi jolie, aussi mignonne, aussi séduisante ! Il sentit quelque chose dans le fond de son cœur qui lui fit horriblement mal. Des pleurs irrésistibles affluèrent à ses yeux, mais il réussit à les refouler.

Puis instinctivement il essaya quelques pas en avant. Mais alors il se trouva devant Philippe qu'il se prit à considérer curieusement.

Lysiane sourit doucement et prononça :

—Fernand, vous ne connaissez peut-être pas monsieur Philippe Danjou.....mon fiancé ?

Son fiancé !.....

Fernand tour à tour considéra Lysiane puis Philippe.

Celui-ci était pâle.

—Monsieur Drolet, articula gravement Lysiane, donnez lui votre main, puisque c'est un ami !

Philippe tendit sa main au jeune homme.

Mais celui-ci fit un bond en arrière, comme s'il eût été saisi par une épouvante quelconque, murmura quelque chose d'incompréhensible, jeta un regard fou à Lysiane et comme un homme très ivre il s'en alla.

Avant qu'on eût songé à le retenir, il était dehors et remontait dans son fiacre.

—Pauvre garçon ! murmura Mme Roussel, qui, comme son mari, avait assisté à cette scène le cœur débordant d'émotion.

Lysiane sourit à Philippe, lui tendit sa main que le jeune homme s'empressa de prendre et dit :

—Ainsi donc, mon père, vous ma mère, vous, Philippe, c'est pour Pâques ?

—Oui, ma chère Lysiane, répondit Philippe étouffant d'une joie inouïe ; à Pâques nous serons l'un à l'autre, puisque monsieur Roussel et votre mère y consentent !

—Ah ! Philippe ! s'écria Lysiane avec ravissement c'est ma Vierge d'Ivoire qui a fait tout cela !.....

—Je vous crois Lysiane !

Et de ces quatre coeurs pétris de la même foi grandiose jaillit une suprême louange à la Vierge de là-haut.

XIII

LE DESESPoir DE FERNAND

Fernand Drolet était retourné chez lui pour toujours désespéré.

Ses parents essayèrent tout pour le consoler.

—Tu l'aimes donc encore, cette pauvre Lysiane ? interrogea Mme Drolet.

—Si je l'aime.....je l'ai toujours aimée, vous le savez bien ! Maintenant elle est perdue pour moi à jamais, et cela à cause de ma lâcheté !

—Mais, mon pauvre enfant, est-ce qu'on pouvait s'attendre à ce miracle.....ou mieux à cette guérison miraculeuse ?

—N'importe ! j'ai été lâche, lâche..... Oh ! je mérite bien ce qui m'arrive !

—Mais l'autre, Hortense.....

—Hortense ! Fernand éclata d'un rire d'amère ironie.

—Quoi ! tu ne l'aimes pas ? demanda M. Drolet.

—Je ne sais pas !

—Tu ne sais pas ?

—Non.....Je l'estime.....je ne la hais pas. Mais l'aimer comme j'aime l'autre encore ? non, cela ne se peut pas.....cela ne se pourra jamais !

—Mais alors que vas-tu faire ? interrogea Mme Drolet avec anxiété.

—Rien. Je vais rester garçon. Je ne me marierai pas. En marier une autre que Lysiane, je serais malheureux..... plus malheureux encore !

—Tes promesses à Hortense ! Tes engagements ?

—Je briserai tout cela ! s'écria avec une sorte de rage Fernand. D'ailleurs je

vais partir.....je ne veux plus vivre à Montréal.

—Prends garde de devenir fou, mon garçon ! dit gravement le père.

—Fou ? devenir fou ? mais ne voyez-vous pas que je le suis déjà ? Oui, je suis fou ! Oh ! quand j'y pense, ce que j'ai été lâche !

Après avoir prononcé ces derniers mots il s'enfuit à sa chambre.

Pendant dix jours Fernand refusa de sortir de la maison. Il passait ses journées à marcher fiévreusement dans l'étude de son père, quand celui-ci était à sa besogne quotidienne sur la rue Saint-Jacques. Et le pauvre garçon maigrissait à vue d'oeil, il pâlisait affreusement, il paraissait en faire une maladie mortelle.

Très souvent Mme Drolet l'entendait appeler à toute voix :

Lysiane ! Lysiane !

Et ce foyer, qui jusque-là n'avait connu que la joie, s'abîmait dans la douleur et la souffrance.

Le père et la mère de Fernand se désespéraient tout autant que leur fils. Que faire ?

M. Drolet eut un jour une idée ; s'il était possible de faire revivre l'amour de Fernand pour Hortense. Car il croyait sincèrement que son fils avait aimé l'ouvrière, qu'il l'aimait encore, mais que cet amour s'était temporairement effacé devant les remords qui assaillaient l'esprit du jeune homme. Quoi ! il pourrait suffire de la vue d'Hortense pour que Fernand vit se dissiper le voile sombre qui lui dérobait l'image de l'ouvrière. Dans les cas graves et désespérés on tente tous les remèdes. M. Drolet résolut d'essayer celui-là.

Il se rendit à la pension de la jeune fille qu'il trouva tout aussi malheureuse que son fils.

Elle, en voyant le père de Fernand, ébaucha un sourire pâle et dit :

—Monsieur, soyez le bienvenu dans ma pauvre chambre.

Et sans plus elle ajouta :

—Vous venez me demander, de la part de votre fils, de renoncer au bonheur qu'il m'a promis, n'est-ce pas ?

—Non, mademoiselle, vous interprétez mal ma visite. Je suis venu vous demander de sauver mon fils du désespoir.

—N'a-t-il pas retrouvé sa Lysiane ?

—Elle n'est plus pour lui !

—Que dites-vous ? s'écria Hortense en bondissant. Lysiane serait-elle morte ?

—Non, rassurez-vous. Néanmoins, pour mon fils, c'est tout comme : Lysiane a donné sa main à un autre !

Hortense se mit à rire avec sarcasme :

—Bon ! je parie que l'autre c'est Philippe Danjou ?

—C'est vrai !

—Ainsi, je peux comprendre que votre Fernand est très malheureux à cause de ce mariage ?

—Très malheureux.....c'est vous qui le dites.

—Et vous pensez que je pourrais peut-être le ramener à l'espoir de la vie, à la joie ?

—Je le pense, mademoiselle. C'est pourquoi vous me voyez accourir près de vous.

—Comme ça, ça vous ferait plaisir que je sois la femme de votre Fernand ?

Puisque vous ramèneriez la joie et le bonheur chez nous !

—Mais il aime l'autre encore ?

—Hélas ! fit seulement M. Drolet en baissant la tête.

—Et moi.....il ne m'aime pas.....il ne m'aime plus !

—Il vous estime certainementvous aime peut-être encore ! Mais en ce moment, il est comme fou. Si on lui parle de vous, il ne sait pas au juste.

—Ah ! monsieur Drolet, soupira Hortense, je sais bien que s'il m'aime encore, cela ne peut être autant que l'autre ; je l'ai bien compris quand j'ai vu Fernand la dernière fois. Oh ! vous savez, je ne l'en blâme pas ! Pauvre garçon ! je sais bien moi aussi qu'on ne peut pas se défendre des sentiments qui envahissent notre âme. Vous voyez, moi, je suis comme lui : je voudrais chasser de mon cœur et de mon esprit ce que je ressens pour lui, mais.....

—Vraiment, vous l'aimez ?

—Vraiment ! Moi ! Mais regardez donc dans mes yeux, vous y verrez jusqu'au tréfonds de mon âme : ce n'est pas un secret ! Alors comprenez-vous que je l'aime ? Eh bien ! je l'aime assez que, si

cela m'était possible, je lui donnerais sa Lysiane.....je la lui donnerais, vrai comme vous êtes là !

—Vous feriez cela ?

—Si vous l'exigez, je vais le faire !

—Il est trop tard, vous ne pourriez pas, et je ne le voudrais pas ! répliqua M. Drolet en secouant la tête.

—O mon Dieu ! dit Hortense avec un soupir atroce, ce que nous sommes misérables, des fois, dans ce monde !

La jeune fille laissa tomber sa belle tête sur l'épaule de M. Drolet et pleura.

Très ému, le père de Fernand posa ses lèvres sur le front de la jeune fille et murmura dans une prière :

—Hortense, venez voir Fernand !

La jeune fille leva sa tête, regarda M. Drolet dans les yeux un moment, et, sans mot dire, elle arrangea sa coiffure, ajusta un chapeau sur sa tête et soupira faiblement ce mot :

—Allons !

Ils trouvèrent Fernand assis au pupitre de son père et écrivant une longue lettre. Il paraissait très calme.

A la vue d'Hortense, il se leva vivement, courut à elle et l'embrassa tendrement avec ces paroles :

—Vous arrivez bien, ma chère amie, je vous écrivais mes adieux.

L'accent du jeune homme était plutôt badin, et ses lèvres souriaient pleinement. Hortense pensa que, en effet, le jeune homme n'était pas tout à lui, comme on dit.

Elle tressaillit d'une vive émotion.

Un moment elle considéra le jeune homme qui, muet, ne cessait de lui sourire. Puis, elle s'écarta, s'approcha de M. Drolet et lui souffla à l'oreille :

—Laissez-moi seule avec lui !

M. Drolet se retira.

Alors Hortense, à l'extrême stupéfaction de Fernand, enleva son chapeau qu'elle laissa tomber par terre, jeta sa mante sur un meuble, se jeta au cou du jeune homme et, avec une vigueur prodigieuse, elle l'entraîna vers un sofa, le fit asseoir de force et tout en le tenant pressé fortement sur elle, elle dit d'une voix frémissante :

—Tue-moi plutôt, Fernand, que de me dire adieu !

Elle se mit à pleurer sur l'épaule du jeune homme interdit.

Troublé, frissonnant, Fernand releva la tête d'Hortense, baisa ses lèvres humides de ses pleurs et demanda la voix tremblante :

—Tu ne sais donc pas que j'aime l'autre ?

—Je ne sais rien et ne veux rien savoir. Moi, je t'aime, et cela me suffit !

—Tu seras malheureuse avec moi !

—Moins que de vivre loin de toi !

—Entre nous deux il y aura toujours l'image et le souvenir de l'autre !

—Pas toujours, Fernand. Car, vois-tu, je me ferai si belle—car je sais me faire belle quand je veux—oui, je me ferai si attrayante, si bonne, que l'image de l'autre s'effacera !

—Pourtant, Hortense, tu es belle déjà !

—Oh ! ne raille pas, hein ! Je sais que je ne suis pas belle en ce moment !

—Je te dis que je te trouve belle moi, très belle !

—Tu es sérieux ?

—Regarde-moi !

Oui, chose extraordinaire, Fernand semblait redevenu lui-même ; il souriait doucement, heureusement.....puis à pleines lèvres il embrassait les lèvres qui ne se refusaient pas aux siennes.

—Alors, tu me regretteras, si tu me dis adieu ! balbutia Hortense tout enivrée.

—Je ne veux pas te dire adieu !

—Non ? Vrai ?.....Embrasse-moi encore, Fernand, parce que je ne te croirai pas !

—Crois, mon amour.....tu vois bien que je t'aime !

—C'est vrai que tu m'aimes, puisque tu me l'as déjà dit !

—Je t'aime par-dessus tout au monde !

Cette fois Hortense regarda le jeune homme très longuement. Quoi ! est-ce elle maintenant qui devenait folle ? Ou bien, ce Fernand, avec son sourire mystérieux, était-il en train de lui jouer un acte de comédie ?

Elle se sentit fortement pressée dans les bras du jeune homme, elle ferma les yeux, et ses oreilles saisirent ces paroles :

—Je t'aime mieux que mon père,

mieux que ma mère ! Hortense, m'entends-tu ?

Les lèvres de la jeune fille avec un sourire de joie sublime murmuraient :

—Oh ! Vierge d'Ivoire.....merci !

Fernand, qui n'avait pas compris, continuait de presser la jeune fille contre lui, il la dévorait de ses lèvres.

—Hortense, c'est pour Pâques, n'est-ce pas ?

—Oui, Fernand.....murmurèrent les lèvres de la jeune fille.

XIV

COMMENT FINIT CETTE HISTOIRE VRAIE

Philippe Danjou était devenu le mari choyé de Lysiane, tout comme Hortense était devenue l'heureuse épouse de Fernand Drolet. Et sur le seuil de la vie nouvelle pour eux, les quatre amants ne découvriraient que des horizons de parfait bonheur.

Et ce capricieux bonheur était revenu chez M. Roussel. Seulement, après tant de longues veilles qu'il avait passées auprès de la couche de sa fille, après les milles inquiétudes, les sombres angoisses, les désespoirs, le négociant s'était casé. Il avait en quelques mois excessivement vieilli, et depuis la fin d'avril il avait cessé de se rendre à son établissement de la rue Saint-Paul.

Alors s'était réalisée la prédiction d'Amable Beaudoin : un matin, Philippe Danjou était entré dans la maison de commerce de la rue Saint-Paul comme le maître. En effet, le négociant avait cédé sa maison de commerce à sa fille qui en devenait propriétaire, avec Philippe, son mari, comme directeur. Naturellement M. Roussel s'était réservé le droit de diriger Philippe dans les passes difficiles ; car il faut bien admettre que le jeune homme était loin d'avoir l'expérience nécessaire pour diriger de lui-même une maison d'affaires aussi importante. Il est vrai de dire qu'il avait à son service des employés d'expérience dont les avis pourraient lui être utiles. Et puis, Philippe était intelligent et très actif, et l'on pouvait compter que tout irait bien.

Faut-il ajouter qu'il possédait une femme incomparable qui, pour lui, allait être un guide et un égide puissants !

Aux premiers jours de juin, un peu après le départ de M. et Mme Roussel qui étaient allés passer la saison d'été sur une plage du Saint-Laurent, au Bic, je pense, Philippe, un matin, vit entrer dans son bureau de la rue Saint-Paul Adolphe Beaudoin. L'apparition du fils d'Amable fit surgir dans l'esprit très occupé de Philippe tout un passé qu'il avait presque oublié.

Il reçut le jeune homme avec la meilleure affabilité.

— Mon cher Adolphe, ce que tu as changé : te voilà un homme fort ! Mais dis-moi de suite comment va ton père, et madame Beaudoin, Eugénie, Clarisse.....

— Monsieur Philippe, merci pour eux. Tous sont bien, sauf Eugénie.

— Hein ! Eugénie, est-elle donc malade ?

— Bien malade, monsieur Philippe.

— Mais depuis quand ?

— Depuis le lundi de Pâques.

— Ah ! De quoi souffre-t-elle ?

— Sa maladie ressemble beaucoup à celle qui m'a tenu sept années cloué sur un grabat.

— Ah ! ce que je suis peiné. Pauvre Eugénie ! Que disent les médecins ?

— Rien. Ils ne savent pas. Ils disent à peu près ce qu'ils ont dit à mon sujet. Mais je ne suis pas venu uniquement pour vous informer de cette mauvaise nouvelle.

— Non ? Que puis-je faire pour toi ?

— Ce n'est pas pour moi non plus que je suis venu, c'est pour ma soeur.

— Pour Eugénie ? demanda Philippe avec surprise.

— Oui..... elle veut vous voir.

— Elle veut me voir ! Mais certainement, ajouta le jeune homme avec une grande émotion, j'irai la voir, Adolphe. J'irai ce soir en sortant de mon bureau.

— Elle désire vous voir de suite, monsieur Philippe.

— De suite ? Eh bien, soit.

Philippe se leva avec agitation, prit son chapeau et ajouta :

— Viens Adolphe ! Allons !

— Un moment, monsieur Philippe, mais Eugénie désire voir également votre femme.

— Hein ! ma femme aussi ?

— Et elle demande que madame

Danjou apporte avec elle sa Vierge d'Ivoire.

Philippe pâlit légèrement. Il eut cette pensée :

— Est-ce qu'on allait demander à Lysiane de donner sa statuette.....son talisman ? Mais il sourit de suite en songeant qu'Hortense, pour s'en être séparée, n'en avait pas été moins heureuse.

Il répondit à Adolphe :

— C'est bien, Adolphe, va dire à Eugénie que je cours chercher ma femme et que dans une heure au plus nous serons là.

— Avec la Vierge d'Ivoire, n'est-ce pas ?

Oui, oui.

Adolphe partit tout joyeux.

Philippe commanda de suite une voiture et se fit conduire vivement chez lui, rue Sainte-Famille.

Quand il eut mis sa femme au courant de la demande étrange que lui avait fait adresser Eugénie, Lysiane dit avec pitié :

— Pauvre fille ! Oui, allons vite la voir, Philippe ! Tiens, vois-tu, j'ai là ma Vierge d'Ivoire.

Elle désignait une petite bourse en maroquin placée dans le fond de sa sacoche.

Tous deux montèrent dans la voiture qui avait amené Philippe, et une demi-heure après ils entraient au restaurant de la rue Notre-Dame.

Le bossu s'élança à leur rencontre.

— Ah ! monsieur Philippe.....une éternité ! Il secouait vigoureusement la main du jeune homme. Et apercevant Lysiane souriante un peu à l'arrière, il ajouta : Pardon, madame, si je traite ainsi votre mari, mais.....

Lysiane l'interrompit avec ces paroles :

— Monsieur Beaudoin, je sais toute l'histoire de Philippe et je connais les bontés que vous avez prodiguées à son égard. Mais vite, conduisez-nous auprès de votre fille malade !

— Oui, c'est vrai, madame.....Ah ! pauvre Eugénie ! elle est bien mal, vous allez voir ! Vous avez votre Vierge d'Ivoire, madame ?

— Oui, je l'ai, là.

— Oh ! merci, venez !

Amable précéda ses visiteurs dans la cuisine, puis vers l'escalier qui conduisait au logement de la famille Beaudoin.

L'instant d'après Philippe et Lysiane étaient introduits dans la chambre d'Eugénie où se trouvaient déjà réunis la femme du restaurateur et ses enfants.

Philippe eut de la peine à reconnaître Eugénie : elle était si pâle, si amaigrie, si défaits !

Elle sourit en voyant Philippe et elle regarda attentivement Lysiane qu'elle vit rayonnante de santé et de beauté. Ses yeux se fermèrent brusquement et tous les traits de son visage parurent se crispier sous la torture d'une souffrance atroce. Mais cela ne dura pas. Eugénie releva ses paupières sur Philippe auquel elle sourit encore longuement.

—Comment allez-vous, Eugénie ? demanda le jeune homme. Ah ! comme j'ai eu du chagrin quand Adolphe est venu m'apprendre votre maladie !

La malade demanda :

—Et vous, Philippe, vous êtes heureux ?

Philippe se contenta de sourire, puis il dit :

—Eugénie, vous ne connaissez pas ma femme ?

—Non.....mais je la vois si belle et si bonne que je suis bien contente pour vous !

—Oui, elle est bonne, Eugénie.....bonne comme vous !

La malade sourit encore, et regardant Lysiane, elle demanda :

—Madame, voulez-vous me laisser embrasser votre Vierge d'Ivoire ?

—Certainement, Eugénie, je l'ai apportée. Je ne veux pas seulement que vous l'embrassiez, mais je veux que vous la gardiez, je vous la donne en priant que vous guérissiez.

—Madame, je veux seulement l'embrasser, et je serai guérie. Car j'ai fait un voeu.....

—Oui ?

—J'ai promis de me faire religieuse, si je reviens à la santé.

—Vous avez promis ?

—J'ai juré, madame. Donez-moi la Vierge d'Ivoire !

Lysiane lui tendit la statuette.

Longuement Eugénie la considéra sous les regards émus et attentifs de tous les personnages de cette scène qui n'osaient ni parler, ni remuer par crainte de troubler les pensées de la malade.

Après un moment Eugénie porta la statuette à ses lèvres, et la rendant à Lysiane, dit :

—Gardez-la, madame, je suis mieux. Merci ! Je prierai pour vous, madame, pour vous aussi, Philippe, et toujours vous serez heureux !

Elle s'endormit.....comme Adolphe s'était endormi, comme Lysiane s'était endormie également après qu'Hortense lui eût remis la statuette.

Alors Philippe dit à l'oreille d'Amable :

—Monsieur Beaudoin, c'est encore un miracle de la Vierge d'Ivoire.....votre fille est sauvée !

—Dieu vous entende ! monsieur Philippe.

Revenue à la santé Eugénie Beaudoin avait tenu son serment : elle était entrée chez les Soeurs Grises pour vouer le reste de son existence aux oeuvres de charité.

C'est à peu près à cette époque que les miracles accomplis par la Vierge d'Ivoire commencèrent à se répandre dans le pays. Beaucoup de malades, qui désespéraient de recouvrer la santé, disaient dans un accent de foi sublime :

—O Vierge d'Ivoire, venez à mon secours !

Chaque fois, la grande Vierge là-haut entendait ces voix et chaque fois elle exauçait les prières.

FIN

—N'a-t-il pas retrouvé sa Lysiane ?

—Elle n'est plus pour lui !

—Que dites-vous ? s'écria Hortense en bondissant. Lysiane serait-elle morte ?

—Non, rassurez-vous. Néanmoins, pour mon fils, c'est tout comme : Lysiane a donné sa main à un autre !

Hortense se mit à rire avec sarcasme :

—Bon ! je parie que l'autre c'est Philippe Danjou ?

—C'est vrai !

—Ainsi, je peux comprendre que votre Fernand est très malheureux à cause de ce mariage ?

—Très malheureux.....c'est vous qui le dites.

—Et vous pensez que je pourrais peut-être le ramener à l'espoir de la vie, à la joie ?

—Je le pense, mademoiselle. C'est pourquoi vous me voyez accourir près de vous.

—Comme ça, ça vous ferait plaisir que je sois là femme de votre Fernand ? Puisque vous ramèneriez la joie et le bonheur chez nous !

—Mais il aime l'autre encore ?

—Hélas ! fit seulement M. Drolet en baissant la tête.

—Et moi.....il ne m'aime pas.....il ne m'aime plus !

—Il vous estime certainementvous aime peut-être encore ! Mais en ce moment, il est comme fou. Si on lui parle de vous, il ne sait pas au juste.

—Ah ! monsieur Drolet, soupira Hortense, je sais bien que s'il m'aime encore, cela ne peut être autant que l'autre ; je l'ai bien compris quand j'ai vu Fernand la dernière fois. Oh ! vous savez, je ne l'en blâme pas ! Pauvre garçon ! je sais bien moi aussi qu'on ne peut pas se défendre des sentiments qui envahissent notre âme. Vous voyez, moi, je suis comme lui : je voudrais chasser de mon cœur et de mon esprit ce que je ressens pour lui, mais.....

—Vraiment, vous l'aimez ?

—Vraiment ! Moi ! Mais regardez donc dans mes yeux, vous y verrez jusqu'au tréfonds de mon âme : ce n'est pas un secret ! Alors comprenez-vous que je l'aime ? Eh bien ! je l'aime assez que, si

cela m'était possible, je lui donnerais sa Lysiane.....je la lui donnerais, vrai comme vous êtes là !

—Vous feriez cela ?

—Si vous l'exigez, je vais le faire !

—Il est trop tard, vous ne pourriez pas, et je ne le voudrais pas ! répliqua M. Drolet en secouant la tête.

—O mon Dieu ! dit Hortense avec un soupir atroce, ce que nous sommes misérables, des fois, dans ce monde !

La jeune fille laissa tomber sa belle tête sur l'épaule de M. Drolet et pleura.

Très ému, le père de Fernand posa ses lèvres sur le front de la jeune fille et murmura dans une prière :

—Hortense, venez voir Fernand !

La jeune fille leva sa tête, regarda M. Drolet dans les yeux un moment, et, sans mot dire, elle arrangea sa coiffure, ajusta un chapeau sur sa tête et soupira faiblement ce mot :

—Allons !

Ils trouvèrent Fernand assis au pupitre de son père et écrivant une longue lettre. Il paraissait très calme.

A la vue d'Hortense, il se leva vivement, courut à elle et l'embrassa tendrement avec ces paroles :

—Vous arrivez bien, ma chère amie, je vous écrivais mes adieux.

L'accent du jeune homme était plutôt badin, et ses lèvres souriaient pleinement. Hortense pensa que, en effet, le jeune homme n'était pas tout à lui, comme on dit.

Elle tressaillit d'une vive émotion.

Un moment elle considéra le jeune homme qui, muet, ne cessait de lui sourire. Puis, elle s'écarta, s'approcha de M. Drolet et lui souffla à l'oreille :

—Laissez-moi seule avec lui !

M. Drolet se retira.

Alors Hortense, à l'extrême stupéfaction de Fernand, enleva son chapeau qu'elle laissa tomber par terre, jeta sa mante sur un meuble, se jeta au cou du jeune homme et, avec une vigueur prodigieuse, elle l'entraîna vers un sofa, le fit asseoir de force et tout en le tenant pressé fortement sur elle, elle dit d'une voix frémissante :

—Tue-moi plutôt, Fernand, que de me dire adieu !

Elle se mit à pleurer sur l'épaule du jeune homme interdit.

Troublé, frissonnant, Fernand releva la tête d'Hortense, baisa ses lèvres humides de ses pleurs et demanda la voix tremblante :

—Tu ne sais donc pas que j'aime l'autre ?

—Je ne sais rien et ne veux rien savoir. Moi, je t'aime, et cela me suffit !

—Tu seras malheureuse avec moi !

—Moins que de vivre loin de toi !

—Entre nous deux il y aura toujours l'image et le souvenir de l'autre !

—Pas toujours, Fernand. Car, vois-tu, je me ferai si belle—car je sais me faire belle quand je veux—oui, je me ferai si attrayante, si bonne, que l'image de l'autre s'effacera !

—Pourtant, Hortense, tu es belle déjà !

—Oh ! ne raille pas, hein ! Je sais que je ne suis pas belle en ce moment !

—Je te dis que je te trouve belle moi, très belle !

—Tu es sérieux ?

—Regarde-moi !

Oui, chose extraordinaire, Fernand semblait redevenu lui-même ; il souriait doucement, heureusement.....puis à pleines lèvres il embrassait les lèvres qui ne se refusaient pas aux siennes.

—Alors, tu me regretteras, si tu me dis adieu ! balbutia Hortense tout enivrée.

—Je ne veux pas te dire adieu !

—Non ? Vrai ?.....Embrasse-moi encore, Fernand, parce que je ne te croirai pas !

—Crois, mon amour.....tu vois bien que je t'aime !

—C'est vrai que tu m'aimes, puisque tu me l'as déjà dit !

—Je t'aime par-dessus tout au monde !

Cette fois Hortense regarda le jeune homme très longuement. Quoi ! est-ce elle maintenant qui devenait folle ? Ou bien, ce Fernand, avec son sourire mystérieux, était-il en train de lui jouer un acte de comédie ?

Elle se sentit fortement pressée dans les bras du jeune homme, elle ferma les yeux, et ses oreilles saisirent ces paroles :

—Je t'aime mieux que mon père,

mieux que ma mère ! Hortense, m'entends-tu ?

Les lèvres de la jeune fille avec un sourire de joie sublime murmuraient :

—Oh ! Vierge d'Ivoire.....merci !

Fernand, qui n'avait pas compris, continuait de presser la jeune fille contre lui, il la dévorait de ses lèvres.

—Hortense, c'est pour Pâques, n'est-ce pas ?

—Oui, Fernand.....murmurèrent les lèvres de la jeune fille.

XIV

COMMENT FINIT CETTE HISTOIRE VRAIE

Philippe Danjou était devenu le mari choyé de Lysiane, tout comme Hortense était devenue l'heureuse épouse de Fernand Drolet. Et sur le seuil de la vie nouvelle pour eux, les quatre amants ne découvraient que des horizons de parfait bonheur.

Et ce capricieux bonheur était revenu chez M. Roussel. Seulement, après tant de longues veilles qu'il avait passées auprès de la couche de sa fille, après les milles inquiétudes, les sombres angoisses, les désespoirs, le négociant s'était casé. Il avait en quelques mois excessivement vieilli, et depuis la fin d'avril il avait cessé de se rendre à son établissement de la rue Saint-Paul.

Alors s'était réalisée la prédiction d'Amable Beaudoin : un matin, Philippe Danjou était entré dans la maison de commerce de la rue Saint-Paul comme le maître. En effet, le négociant avait cédé sa maison de commerce à sa fille qui en devenait propriétaire, avec Philippe, son mari, comme directeur. Naturellement M. Roussel s'était réservé le droit de diriger Philippe dans les passes difficiles ; car il faut bien admettre que le jeune homme était loin d'avoir l'expérience nécessaire pour diriger de lui-même une maison d'affaires aussi importante. Il est vrai de dire qu'il avait à son service des employés d'expérience dont les avis pourraient lui être utiles. Et puis, Philippe était intelligent et très actif, et l'on pouvait compter que tout irait bien.

Faut-il ajouter qu'il possédait une femme incomparable qui, pour lui, allait être un guide et un égide puissants !

Aux premiers jours de juin, un peu après le départ de M. et Mme Roussel qui étaient allés passer la saison d'été sur une plage du Saint-Laurent, au Bic, je pense, Philippe, un matin, vit entrer dans son bureau de la rue Saint-Paul Adolphe Beaudoin. L'apparition du fils d'Amable fit surgir dans l'esprit très occupé de Philippe tout un passé qu'il avait presque oublié.

Il reçut le jeune homme avec la meilleure affabilité.

—Mon cher Adolphe, ce que tu as changé : te voilà un homme fort ! Mais dis-moi de suite comment va ton père, et madame Beaudoin, Eugénie, Clarisse.....

—Monsieur Philippe, merci pour eux. Tous sont bien, sauf Eugénie.

—Hein ! Eugénie, est-elle donc malade ?

—Bien malade, monsieur Philippe.

—Mais depuis quand ?

—Depuis le lundi de Pâques.

—Ah ! De quoi souffre-t-elle ?

—Sa maladie ressemble beaucoup à celle qui m'a tenu sept années cloué sur un grabat.

—Ah ! ce que je suis peiné. Pauvre Eugénie ! Que disent les médecins ?

—Rien. Ils ne savent pas. Ils disent à peu près ce qu'ils ont dit à mon sujet. Mais je ne suis pas venu uniquement pour vous informer de cette mauvaise nouvelle.

—Non ? Que puis-je faire pour toi ?

—Ce n'est pas pour moi non plus que je suis venu, c'est pour ma soeur.

—Pour Eugénie ? demanda Philippe avec surprise.

—Oui..... elle veut vous voir.

—Elle veut me voir ! Mais certainement, ajouta le jeune homme avec une grande émotion, j'irai la voir, Adolphe. J'irai ce soir en sortant de mon bureau.

—Elle désire vous voir de suite, monsieur Philippe.

—De suite ? Eh bien, soit.

Philippe se leva avec agitation, prit son chapeau et ajouta :

—Viens Adolphe ! Allons !

—Un moment, monsieur Philippe, mais Eugénie désire voir également votre femme.

—Hein ! ma femme aussi ?

—Et elle demande que madame

Danjou apporte avec elle sa Vierge d'Ivoire.

Philippe pâlit légèrement. Il eut cette pensée :

—Est-ce qu'on allait demander à Lysiane de donner sa statuette.....son talisman ? Mais il sourit de suite en songeant qu'Hortense, pour s'en être séparée, n'en avait pas été moins heureuse.

Il répondit à Adolphe :

—C'est bien, Adolphe, va dire à Eugénie que je cours chercher ma femme et que dans une heure au plus nous serons là.

—Avec la Vierge d'Ivoire, n'est-ce pas ?

Oui, oui.

Adolphe partit tout joyeux.

Philippe commanda de suite une voiture et se fit conduire vivement chez lui, rue Sainte-Famille.

Quand il eut mis sa femme au courant de la demande étrange que lui avait fait adresser Eugénie, Lysiane dit, avec pitié :

—Pauvre fille ! Oui, allons vite la voir, Philippe ! Tiens, vois-tu, j'ai là ma Vierge d'Ivoire.

Elle désignait une petite bourse en maroquin placée dans le fond de sa sacoche.

Tous deux montèrent dans la voiture qui avait amené Philippe, et une demi-heure après ils entraient au restaurant de la rue Notre-Dame.

Le bossu s'élança à leur rencontre.

—Ah ! monsieur Philippe.....une éternité ! Il secouait vigoureusement la main du jeune homme. Et apercevant Lysiane souriante un peu à l'arrière, il ajouta : Pardon, madame, si je traite ainsi votre mari, mais.....

Lysiane l'interrompit avec ces paroles :

—Monsieur Beaudoin, je sais toute l'histoire de Philippe et je connais les bontés que vous avez prodiguées à son égard. Mais vite, conduisez-nous auprès de votre fille malade !

—Oui, c'est vrai, madame.....Ah ! pauvre Eugénie ! elle est bien mal, vous allez voir ! Vous avez votre Vierge d'Ivoire, madame ?

—Oui, je l'ai, là.

—Oh ! merci, venez !

Amable précéda ses visiteurs dans la cuisine, puis vers l'escalier qui conduisait au logement de la famille Beaudoin.

L'instant d'après Philippe et Lysiane étaient introduits dans la chambre d'Eugénie où se trouvaient déjà réunis la femme du restaurateur et ses enfants.

Philippe eut de la peine à reconnaître Eugénie : elle était si pâle, si amaigrie, si défaits !

Elle sourit en voyant Philippe et elle regarda attentivement Lysiane qu'elle vit rayonnante de santé et de beauté. Ses yeux se fermèrent brusquement et tous les traits de son visage parurent se crispier sous la torture d'une souffrance atroce. Mais cela ne dura pas. Eugénie releva ses paupières sur Philippe auquel elle sourit encore longuement.

—Comment allez-vous, Eugénie ? demanda le jeune homme. Ah ! comme j'ai eu du chagrin quand Adolphe est venu m'apprendre votre maladie !

La malade demanda :

—Et vous, Philippe, vous êtes heureux ?

Philippe se contenta de sourire, puis il dit :

—Eugénie, vous ne connaissez pas ma femme ?

—Non.....mais je la vois si belle et si bonne que je suis bien contente pour vous !

—Oui, elle est bonne, Eugénie.....bonne comme vous !

La malade sourit encore, et regardant Lysiane, elle demanda :

—Madame, voulez-vous me laisser embrasser votre Vierge d'Ivoire ?

—Certainement, Eugénie, je l'ai apportée. Je ne veux pas seulement que vous l'embrassiez, mais je veux que vous la gardiez, je vous la donne en priant que vous guérissiez.

—Madame, je veux seulement l'embrasser, et je serai guérie. Car j'ai fait un voeu.....

—Oui ?

—J'ai promis de me faire religieuse, si je reviens à la santé.

—Vous avez promis ?

—J'ai juré, madame. Donez-moi la Vierge d'Ivoire !

Lysiane lui tendit la statuette.

Longuement Eugénie la considéra sous les regards émus et attentifs de tous les personnages de cette scène qui n'osaient ni parler, ni remuer par crainte de troubler les pensées de la malade.

Après un moment, Eugénie porta la statuette à ses lèvres, et la rendant à Lysiane, dit :

—Gardez-la, madame, je suis mieux. Merci ! Je prierai pour vous, madame, pour vous aussi, Philippe, et toujours vous serez heureux !

Elle s'endormit.....comme Adolphe s'était endormi, comme Lysiane s'était endormie également après qu'Hortense lui eût remis la statuette.

Alors Philippe dit à l'oreille d'Amable :

—Monsieur Beaudoin, c'est encore un miracle de la Vierge d'Ivoire.....votre fille est sauvée !

—Dieu vous entende ! monsieur Philippe.

Revenue à la santé Eugénie Beaudoin avait tenu son serment : elle était entrée chez les Soeurs Grises pour vouer le reste de son existence aux oeuvres de charité.

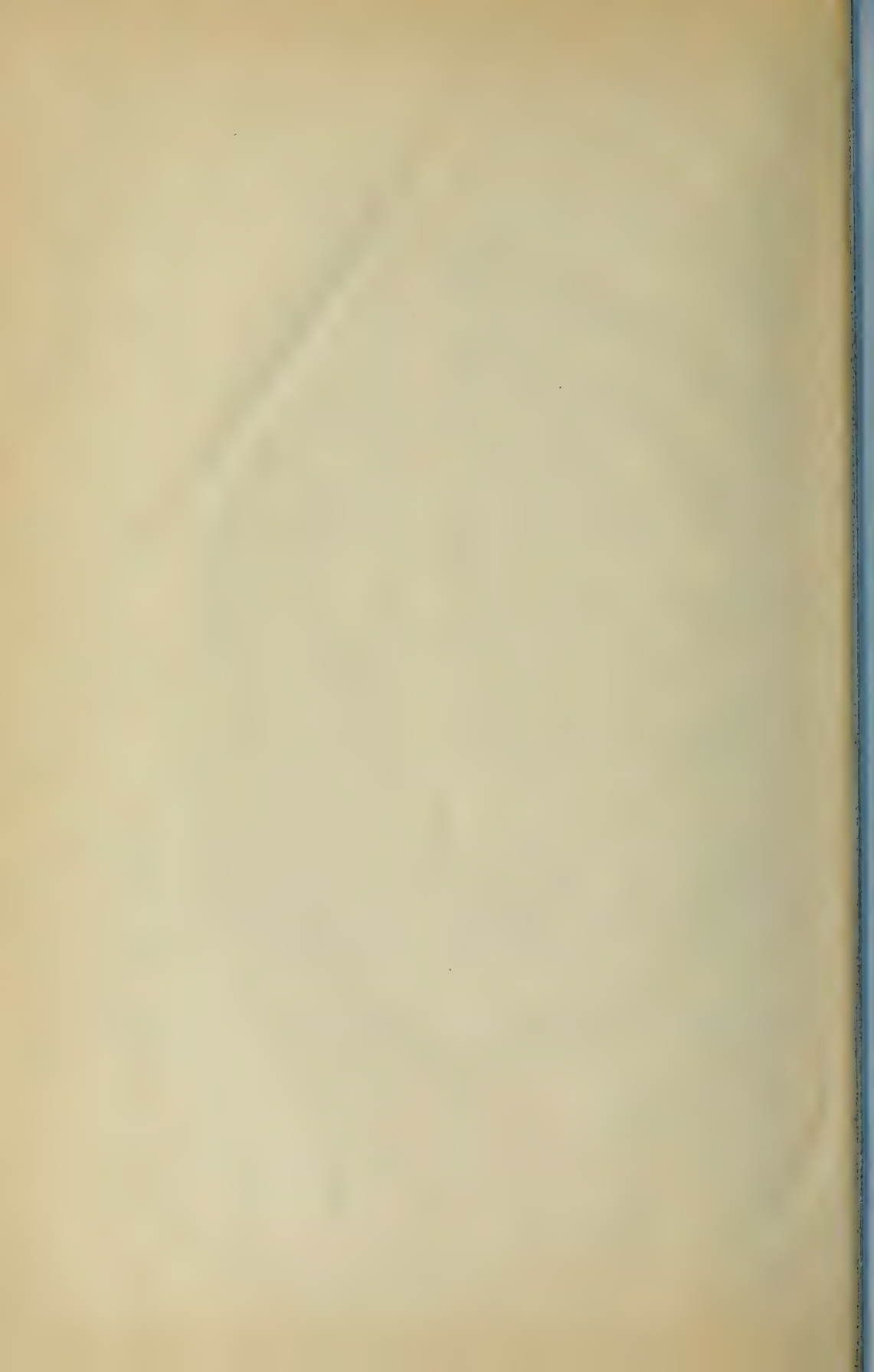
C'est à peu près à cette époque que les miracles accomplis par la Vierge d'Ivoire commencèrent à se répandre dans le pays. Beaucoup de malades, qui désespéraient de recouvrer la santé, disaient dans un accent de foi sublime :

—O Vierge d'Ivoire, venez à mon secours !

Chaque fois, la grande Vierge là-haut entendait ces voix et chaque fois elle exauçait les prières.

FIN







La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--

